LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

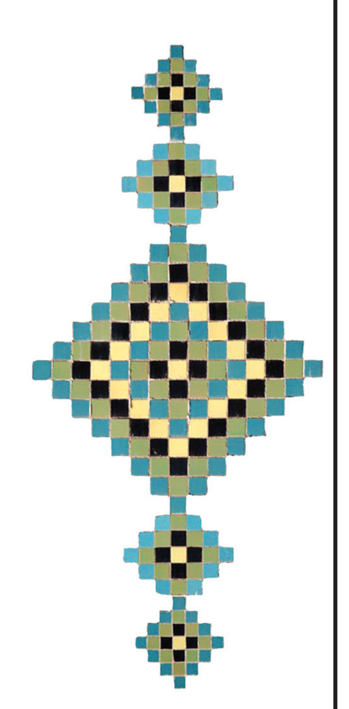
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 126, Mai 2016, 11e ANNEE
2000 TOMANS
5 €



La faune iranienne: une diversité menacée (I)

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Flamants roses dans la forêt de mangrove au sein du Parc national de Nâyband, Assalouyeh, au sud de l'Iran.

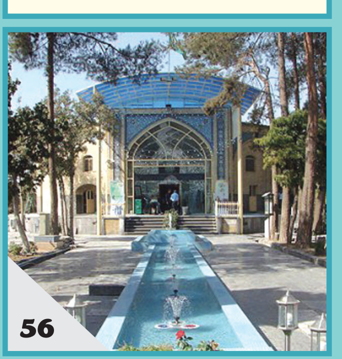


Sommaire









10 40 56

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Reportage

www.teheran.ir

CULTURE

Repères

Entretien

LECTURE

Récit



Aperçu général sur la faune de l'Iran

Noushin Asgari
Traduit par
Afsâneh Pourmazâheri

▲ *Traquet de plaine*

De par son étendue géographique, l'Iran bénéficie d'un climat diversifié, à l'origine d'une grande variété de paysages désertiques ou boisés, côtiers, montagneux, marécageux, plats ou riches en reliefs, monotones ou hauts en couleurs. La faune et la flore iraniennes sont également réputées pour leur richesse et leur diversité notamment dues à la grande taille du pays, à son climat et aux différentes variables agissant sur les écosystèmes du pays. Situé entre les masses d'air anticycloniques de l'Asie centrale et celles de la Sibérie au nord, l'Iran bénéficie d'un climat méditerranéen, tropical et sec qui varie du nord au sud du pays. Une classification de la nature iranienne basée sur des études topographiques a été proposée par Harry Bobek, d'après laquelle l'Iran bénéficierait de trois types de climats: *garmsir* (chaud en été et tempéré en hiver), *sardsir* (chaud en été et froid en hiver), et enfin *sarhad* (frais en été et très froid en hiver).

Les contrées désertiques, surtout les territoires qui couvrent le désert de Kavir et celui de Lout ainsi que le bassin du Jâz Mouriân au sud-est du pays ont

Les contrées désertiques, surtout les territoires qui couvrent le désert de Kavir et celui de Lout ainsi que le bassin du Jâz Mouriân au sud-est du pays ont vu se développer des espèces singulières de mammifères, d'oiseaux et de reptiles uniques en leur genre.

vu se développer des espèces singulières de mammifères, d'oiseaux et de reptiles uniques en leur genre. Les félins du type guépard asiatique appelé aussi guépard d'Iran s'y sont un temps développés avant que leur nombre ne commence malheureusement à décroître, surtout dans les environs du désert de Kavir. L'espèce est actuellement menacée de disparition. Ce mammifère se nourrit principalement de l'onagre du désert et de la gazelle, et fatalement, la réduction du nombre d'individus de ces deux espèces s'est répercutée négativement sur celui du guépard iranien. Le chacal doré, l'hyène rayée, le lynx d'Eurasie et du Caucase, le léopard d'Iran, le caracal, le chat des sables et le chat Pallas sont les autres espèces félines qui vivent dans cette région désertique de l'Iran.

Les zones sableuses du pays abritent également des espèces d'oiseaux habitués à nicher dans les territoires arides. Le traquet à capuchon et le traquet du désert, l'outarde houbara d'Asie, l'ammomane, le roselin githagine, le sirli du désert, la fauvette naine en font partie. Plus nombreux que les oiseaux, les reptiles sont des espèces mieux adaptées au climat aride et hostile du désert. On en trouve également en quantité en altitude, aux alentours des monts Zâgros et même dans les hautes montagnes, au-delà de 2000 mètres. Ils possèdent donc une grande capacité d'adaptation qui leur permet de survivre dans des climats extrêmes. Les geckos (espèce de lézard) vivent également dans cette partie de l'Iran. Deux genres de geckos y ont été repérés: celui appelé Eublepharis et l'autre nommé Tropicolotes. Le premier, trapu et doté d'une queue épaisse apparaît dans des coloris diversifiés, tandis que le second, plus fin et plus agile, n'existe qu'en versions brune et beige, idéales pour se camoufler. Insectivores et



▲ *Traquet du désert*



▲ *Roselin githagine*



▲ *Gecko, genre d'agama*



▲*Delidjeh, un genre de faucon en Iran*



▲*Faucon*



▲*L'aigle royal*

nocturnes, ils chassent leur proie, en général les insectes et les arthropodes, pendant la nuit.

L'Iran possède également une large superficie de territoires semi-arides, surtout autour des contrées désertiques dont nous venons de parler. Les parties semi-arides relient les zones désertiques et montagneuses et abritent donc une faune spécifique. Ces régions constituent de très bons habitats pour les oiseaux qui voient de ce fait leur nombre croître plus rapidement que celui des autres espèces animales. Divers types de rapaces comme le faucon crécerelle et la buse féroce y vivent en compagnie d'autres espèces comme le rollier et le guêpier d'Europe, le traquet isabelle et différentes espèce d'alaudidae. En plus des régions arides et semi-arides, on trouve en Iran une vaste superficie de régions montagneuses dont les chaînes de Zâgros et de l'Alborz. De par leur climat mieux adapté à la nature végétale et animale, de nombreuses espèces de mammifères et d'oiseaux y vivent. L'écureuil de Perse et le daim de Perse en font partie et y vivent en nombre limité surtout à cause de la déforestation et donc, de la rareté des espaces boisés dotés d'un climat adapté à leur nature. Les oiseaux y sont plus abondants en nombre et en variété. L'aigle royal fait partie des rapaces les plus fameux des contrées montagneuses du Zâgros et de l'Alborz. La rouge queue noire, l'hirondelle de rochers, le chocard à bec jaune, le tétraogalle de Perse sont également les habitants ailés des hautes montagnes iraniennes.

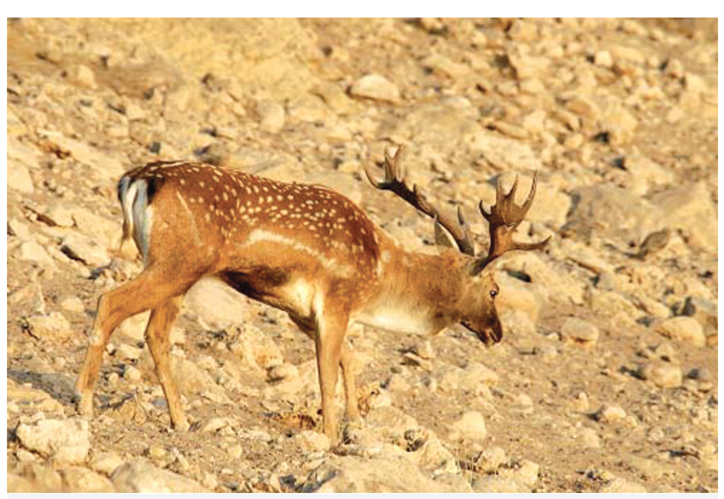
Les régions forestières très denses sont limitées par rapport aux zones désertiques et montagneuses du pays. La majeure partie de cette densité verte se situe sur les côtes de la mer Caspienne, et couvre le ruban côtier du nord du pays. On y trouve des sangliers, des ours, des

cerfs, des bouquetins, des tigres de la Caspienne, et une espèce particulière de félin appelé chaus. Similaire à l'habitat forestier de l'Europe centrale, cette étendue verte abrite une grande diversité d'oiseaux surtout des merles, des mésanges et des grives, un grand nombre d'espèces variées comme le pigeon ramier, le pic vert, le pipit des arbres, la pie-grièche écorcheur, le geai des chênes, la fauvette à tête noire, le rossignol philomèle, le troglodyte mignon et le pinson des arbres. Quant aux régions forestières moins denses comme celles que l'on retrouve à l'ouest des montagnes de Zâgros, elles abritent d'autres espèces d'oiseaux surtout la pie-grièche masquée et le bruant cendré; en s'approchant des régions plus sèches comme Kermân et le Balouchistân, d'autres espèces d'oiseaux apparaissent dont la répartition est limitée à ces endroits spécifiques, principalement à cause de leur parfaite adaptation à cet habitat. Parmi ces derniers, on repère le merle noir, le pouillot modeste ainsi que des espèces venant de diverses contrées en particulier la pie-grièche isabelle d'Europe de l'Est, la pie-grièche à bandeau de Malaisie et l'Iranie à gorge blanche du Moyen-Orient. Les lagons du Guilân et de Gorgân ainsi que les steppes des régions environnantes et les zones situées tout autour du lac Oroumieh et d'autres lacs près du Sistân et du Khouzestân offrent une nature marécageuse qui accueille une multitude d'oiseaux et surtout une grande quantité de poissons comme les harengs et les esturgeons.

Contrairement aux régions septentrionales d'Iran, les zones méridionales, y compris les territoires proches du golfe Persique et de la mer d'Oman offrent un habitat idéal à des espèces très différentes de celles du nord du pays. Composée de plages



▲ *Écureuil de Perse*



▲ *Daim de Perse*



▲ *Pie-grièche dit* sangtcheshm *en persan*

Contrairement aux régions septentrionales d'Iran, les zones méridionales, y compris les territoires proches du golfe Persique et de la mer d'Oman offrent un habitat idéal à des espèces très différentes de celles du nord du pays. Composée de plages sablonneuses, de rochers et de mangroves, cette région est propice à la croissance d'oiseaux tels que les pélicans et les flamants roses.



▲ *Flamants. Photo: Amir Alimorâdiân*

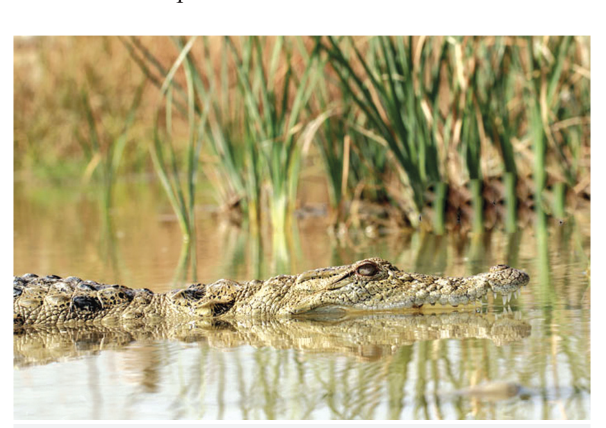


▲ *Tortue. Photo: Bârbod Safâei*

sablonneuses, de rochers et de mangroves, cette région est propice à la croissance d'oiseaux tels que les pélicans et les flamants roses. Par ailleurs, des animaux comme la gazelle y vivent assez nombreux.

Une vaste étendue zoologique et une large diversité géographique ont rendu possible l'existence de cette faune riche et variée. Malgré le potentiel qu'offre la nature iranienne pour le développement des espèces animales et végétales, le déboisement, les mauvaises stratégies d'élevage et de culture, l'assèchement des marais et la chasse illégale ont porté atteinte à la conservation de ce milieu naturel et de sa faune. L'Iran compte plus de seize parcs nationaux, treize patrimoines naturels nationaux, trente-trois abris de faune, quatre-vingt-dix zones protégées, quatre-vingt-huit zones de chasse interdite, quatre-vingt-onze réserves forestières dont neuf font partie de l'inventaire des «réserves de biosphère» uniques au monde et surveillées par l'UNESCO. Ces régions protégées aident à conserver les espèces rares comme le cerf tacheté d'Iran, l'onagre, l'écureuil d'Iran, le mouton roux, le chat persan, une centaine d'espèces d'oiseaux d'origine iranienne comme le grand flamant, le canard, le cygne, l'ibis, le martin-pêcheur de Smyrne et l'oie mais également près de deux cents espèces de poissons surtout des esturgeons et cinq espèces de huso huso, ainsi que d'autres animaux aquatiques comme des dauphins, des espadons, des marsouins, des requins et des tortues, des crevettes, des sardines, des thons, des phoques, des saumons. On peut aussi évoquer des centaines d'espèces de reptiles, de tortues, de lézards, de crocodiles, de serpents iraniens comme la vipère de Damavand, celle de Takâb, azérie et de Zandjân, plus de vingt-cinq mille espèces d'insectes,

quatre cents espèces de papillons, vingt espèces d'amphibiens, sept espèces de crapauds et six espèces de grenouilles. Les activités écologiques et celles liées à la protection de l'environnement sont en voie de développement en Iran. La protection des espèces en voie de disparition et la conservation de celles qui représentent la faune proprement iranienne constitue donc un enjeu important qui doit être pris au sérieux afin de réduire le nombre des atteintes portées à la biodiversité de ce pays.■



▲ *Crocodile des marais. Photo: Bârbod Safâei*



▲ *Vipère de Zandjân*



▲ *Une espèce de Papillon appelée en persan:* sepideh rag siâh



▲ *Lézard persian de brandt*



▲ *Vipère de Damavand*

Bibliographie:

- Bobek, Henry, *Beiträge zur klima-ökologischen Gliederung Irans*, Erdkunde 6, 1952, pp. 65-83.
- Burgess, R. L.; Moljtarzâdeh, A., *A Preliminary Bibliography of the Natural History of Iran*, College of Arts and Sciences, Science Bulletin 1, 1966.
- Erard, C. et al., *Contribution à l'étude des oiseaux d'Iran. Résultats de la mission Etchécopar,* Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle, 1970.
- Firouz, Eskandar, *The complete fauna of Iran*, Tauris, Londres, 2005.
- Hosseini, Rezâ, *Ashenâ'i bâ hayât-e vahsh-e Irân* (Aperçu sur la faune sauvage de l'Iran), Tabnak, Téhéran, 2014.
- Jackson, Peter et al., *Les Félins: Toutes les espèces du monde*, Turin, Delachaux et Niestlé, 1996.

Les points chauds de biodiversité et les espèces animales en danger d'extinction au nord-ouest de l'Iran

Bahman Noghreh Alizâdeh*

Traduit par
Minâ A'lâyi
Zeinab Golestâni

Durant les deux derniers siècles, les activités humaines ont suscité des changements fondamentaux dans la nature. Si certains se sont avérés positifs, la majorité a entraîné une destruction de l'environnement et d'écosystèmes entiers. Certains endroits ont cependant été largement préservés et bénéficient d'une grande diversité biologique, malgré leur superficie restreinte. Ces lieux, qui se font de plus en plus rares, sont appelés "points chauds" (hotspots en anglais) ou "points chauds de biodiversité". A une échelle mondiale, ces endroits ont besoin d'une protection et surveillance particulières. La réduction de la superficie de ces régions à moins de 10% de leur superficie d'origine renforce la nécessité de leur protection. Jusqu'à présent, 34 points chauds sont officiellement reconnus dans le monde. Étant donné les conditions climatiques et topographiques diverses de l'Iran ainsi que l'abondance des espèces biologiques que le pays abrite, deux régions font partie de ce réseau. Nous allons ici présenter ces points chauds de la diversité biologique iranienne, pour ensuite évoquer deux espèces animales du nord-ouest de l'Iran menacées d'extinction, ainsi que les solutions permettant de protéger ces espèces rares.

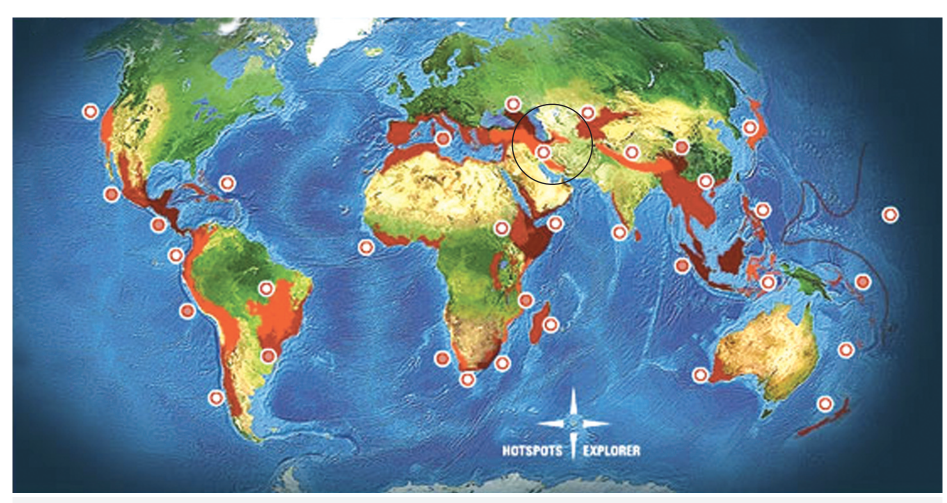


▲ *Coq de bruyère (*lyrurus mlokosiewiczi*)*

Le point chaud irano-anatolien a une superficie inférieure à 900 000 km2, avec moins de 135 000 km2 de flore ayant survécu. Au nord-ouest, le point chaud irano-anatolien recouvre le massif du Zagros jusqu'à la réserve biologique du mont Geno[1], et le massif Alborz jusqu'aux monts Kopet-Dag au Turkménistan. Ce point chaud rassemble 2500 espèces végétales, trois espèces de mammifères et deux espèces d'amphibiens qui sont menacées ou en voie d'extinction. Cet espace rassemble en moyenne 58 individus au km2; la superficie des zones protégées de ce point s'étendant à plus de 56 000 km2. Ses régions les moins élevées sont les collines de Kopet-Dag et l'ouest du massif du Zagros qui atteignent une hauteur de 300 mètres, tandis que les régions les plus élevées de ce même point sont les volcans d'Ararat en Turquie et de Damâvand dans le massif Alborz qui ont respectivement une hauteur de 5165 et 5671 mètres. Le plateau d'Anatolie s'étend jusqu'à la frontière de l'Arménie et l'ouest de l'Iran. Sa hauteur varie de 800 à 2000 mètres. Du point de vue du climat, les étés sont chauds et les hivers très froids. Les précipitations moyennes annuelles varient de 100 à 1000 millimètres. Parmi les mammifères particuliers de ce point chaud figure l'écureuil iranien.

Le point chaud du Caucase rassemble une zone s'étendant du nord-est de la Turquie, presque toute la Géorgie, une grande partie de l'Azerbaïdjan, et enfin une partie de l'Arménie et de la Russie près des

10



▲ *Hotspot de biodiversité en Iran marqué par un cercle*

côtes de la mer Noire. Ce point chaud recouvre une partie des forêts d'Arasbârân, de Tâlesh et les bandes côtières de la mer Caspienne, jusqu'à la frontière des forêts du Golestân. Ce point du Caucase a une superficie de plus de 532 600 km2 et il ne reste de sa flore qu'une superficie de moins de 144 000 km2. Jusqu'à présent, on y a recensé 1600 espèces végétales. Cette région compte au moins deux espèces de mammifères et deux espèces d'amphibiens menacées d'extinction. La densité démographique de ce point chaud est de 68 individus par km2, et la superficie de l'ensemble de ses régions protégées atteint plus de 42 700 hectares. Cette région jouit d'une diversité climatologique assez grande ainsi que de précipitations annuelles de 150 à 4000 millimètres. Le point chaud caucasien possède divers écosystèmes et une flore variée. La partie septentrionale du Caucase est entourée d'un écosystème de steppes et de prairies.

Comme nous l'avons constaté, étant donné la diversité écologique et le type de nourriture des espèces végétales et animales dans le monde, les points chauds font partie des zones biologiques les plus riches et importantes. C'est la raison pour

Au nord-ouest, le point chaud irano-anatolien recouvre le massif du Zagros jusqu'à la réserve biologique du mont Geno, et le massif Alborz jusqu'aux monts Kopet-Dag au Turkménistan. Ce point chaud rassemble 2500 espèces végétales, trois espèces de mammifères et deux espèces d'amphibiens qui sont menacées ou en voie d'extinction.



▲ *Réserve biologique du mont Geno*


▲ *Réserve biologique du mont Geno*

laquelle il est nécessaire de connaître la nature et le rôle écologique de l'ensemble des espèces végétales et animales et leurs relations réciproques avec l'environnement, afin de pouvoir protéger au mieux ces zones. Cependant, au regard de la diversité des espèces végétales existant dans cette région, nous nous limiterons à présenter deux espèces animales que sont le coq de bruyère et le léopard iranien, toutes deux menacées d'extinction. Ces deux espèces sont originaires de l'Azerbaïdjan de l'est et se trouvent dans le nord-ouest de l'Iran.

Le coq de bruyère (*lyrurus mlokosiewiczi*) est l'une des espèces animales les plus importantes en voie d'extinction. Il est originaire d'Azerbaïdjan de l'est et peuple depuis des siècles les forêts d'Arasbârân, avec la couleur sans pareil de son plumage.

Le coq de bruyère ne se trouve pas seulement en Iran, mais aussi dans différentes parties du monde dont les régions orientales d'Europe et des pays tels que la Géorgie, la Russie, la Turquie, l'Azerbaïdjan ou encore l'Arménie. Il mesure de 40 à 84 centimètres et fait partie de la catégorie des grands oiseaux.


▲ *Réserve biologique de l'Alborz central*

12

Le plumage du mâle est noir, avec des reflets bleu-vert. Sous ses ailes courbées vers l'intérieur, à côté de sa queue fourchue et sur ses ailes se trouve du blanc, tandis qu'une tache rouge ressemblant à une crête se trouve au-dessus des yeux. La femelle est plus petite que le mâle et possède de multiples raies transversales foncées sur ses ailes rousses. Le ventre de la femelle est gris, le bout de sa courte queue est rectangulaire et la crête au-dessus de ses yeux n'est pas très visible. Le coq de bruyère mâle d'Arasbârân pèse de 800 à 1000 grammes et la femelle 800 grammes. Le nombre des œufs varie de 4 à 8 à chaque ponte. Du point de vue des codes de la protection nationale de l'environnement, le coq de bruyère fait partie des espèces en voie d'extinction et du point de vue international, c'est une espèce menacée, d'où l'interdiction de sa chasse. Malgré l'importance de cette espèce dans plusieurs régions du monde, peu d'attention a été portée au coq de bruyère, et les recherches le concernant sont rares - et ce malgré son statut d'espèce menacée. Une exception existe cependant: en partenariat avec la section environnement de l'UNESCO, deux spécialistes internationaux ont réalisé des recherches à propos de son habitat, de sa dispersion et de sa situation. Les résultats de cette étude ont été publiés en 2002. La zone d'Arasbârân, qui est enregistrée à l'UNESCO, est un de ses habitats. Elle se trouve dans la ville de Kaleybar qui est une zone protégée, et couvre une superficie de 27 564 hectares, dont 20 000 conviennent à la vie et à l'habitat du coq de bruyère. Les gardes forestiers et les pêcheurs locaux ont confirmé la présence de cette espèce dans deux endroits de la zone protégée d'Arasbârân, Duqroune[2] et Kelen[3].

Concernant la reproduction de cette espèce, les parades nuptiales commencent à la fin du mois de mars et continuent jusqu'à fin avril. Le coq de bruyère pond en moyenne de 4 à 8 œufs de début mai à début juin. Après une période de couvaison de 20 à 42 jours, la femelle



▲ *L'écureuil iranien*

> Le coq de bruyère (*lyrurus mlokosiewiczi*) est l'une des espèces animales les plus importantes en voie d'extinction. Il est originaire d'Azerbaïdjan de l'est et peuple depuis des siècles les forêts d'Arasbârân, avec la couleur sans pareil de son plumage.



▲ *Coqs de bruyère (*lyrurus mlokosiewiczi*)*


▲ *Réserve biologique de l'Alborz central*

sort accompagnée de ses petits. Aucune information récente au sujet du nombre actuel de coqs de bruyère n'est disponible. Parmi les facteurs essentiels qui les menacent en tant qu'espèce rare, nous pouvons citer la pâture excessive du bétail dans l'habitat de cette espèce, la destruction des forêts, et la destruction des pâturages au sein de l'habitat de cet oiseau par les habitants locaux.

Le léopard iranien, sous-espèce de la *panthera pardus saxicolor*, fait aussi partie des espèces en danger d'extinction. Vivant en grande majorité en Iran, on peut également voir des membres de cette sous-espèce dans les chaînes de montagnes de Kopet-Dag, au Turkménistan, dans le Caucase, au Tadjikistan, en Ouzbékistan, en Arménie, en Afghanistan, dans une partie de la Turquie, et peut-être dans le Kurdistan irakien. Pourtant, nous ignorons aujourd'hui le domaine de dispersion de cet animal, et cela du fait du manque d'information nécessaires sur la dispersion et les variations interspécifiques de ce félin remarquable. Il est cependant évident qu'un vaste territoire géographique dont l'Iran se trouve au centre est caractérisé par la présence de cet animal. Le léopard iranien est considéré par les chasseurs comme étant l'un des plus beaux félins au monde, dont la disparition prochaine est souvent annoncée par les spécialistes.

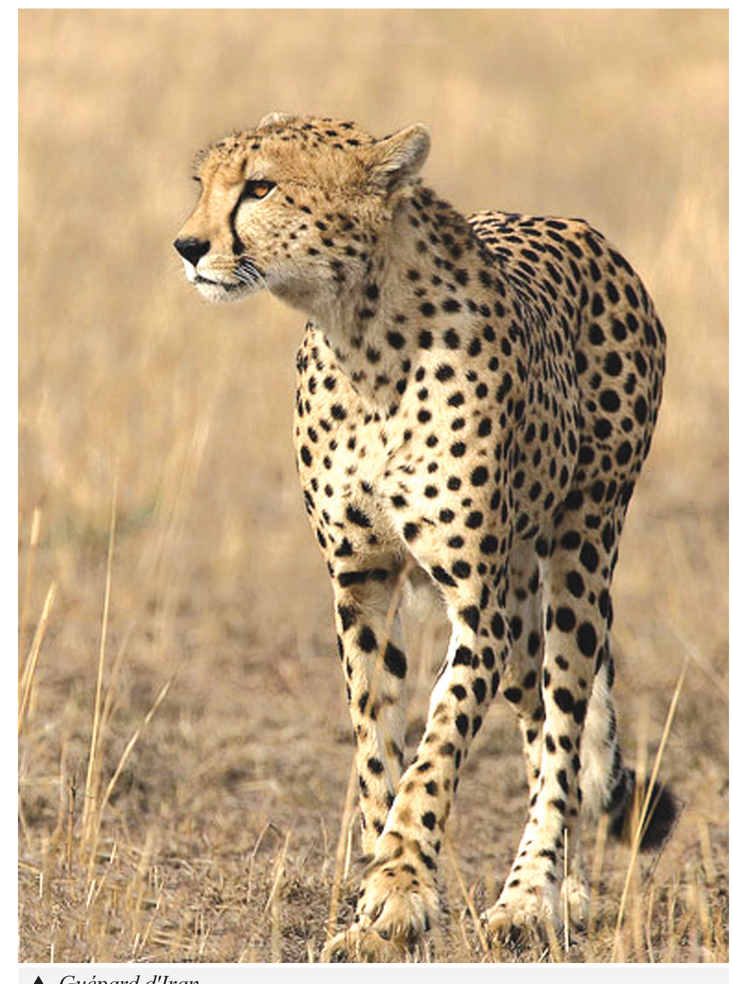

▲ *Réserve de biosphère d'Arasbârân*

En tant que plus grand félin prédateur d'Iran, le léopard a assumé pendant des années le rôle de régulateur de la faune iranienne. C'est pourquoi sa disparition provoquerait une catastrophe écologique réelle pour le pays. Aujourd'hui, les traces de cet animal subsistent dans presque toutes les zones de l'Azerbaïdjan oriental.

Du fait des nombreuses chasses dont il a été l'objet, les régions montagneuses et dans certains cas très difficiles d'accès de l'Azerbaïdjan oriental sont pour le léopard iranien un abri permettant la préservation de son espèce. S'efforçant de définir le statut biologique du léopard iranien, les spécialistes de la faune de l'Administration de l'Environnement de l'Azerbaïdjan oriental présentent des statistiques selon lesquelles 50 léopards seraient présents dans cette province, bénéficiant selon eux d'un écosystème propice à cette espèce. On le retrouve donc dans l'aire protégée d'Arasbârân, ainsi que dans la réserve naturelle de Kiâmaki, qui serait l'une des meilleures zones lui permettant de survivre. Ainsi la réserve naturelle de Kiâmaki abrite-t-elle aujourd'hui près de dix léopards. De plus, le léopard mâle empêche l'entrée de tout autre léopard mâle sur son territoire. Le léopard mâle d'Afrique occupe un territoire de 500 hectares, alors que le territoire du léopard de l'Asie de Sud-Est s'étend parfois sur une surface allant jusqu'à 30 000 hectares. La taille de ce territoire en Azerbaïdjan oriental est de 5000 hectares dans les aires protégées, et de 10 000 hectares dans les zones libres.

Le léopard iranien ne chasse que pendant la nuit. Durant une semaine, il ne fait qu'une chasse importante et une autre de moindre envergure. Ne se livrant à la chasse que selon ses besoins, ce félin

Le léopard iranien, sous-espèce de la *panthera pardus saxicolor*, fait aussi partie des espèces en danger d'extinction. Vivant en grande majorité en Iran, on peut également voir des membres de cette sous-espèce dans les chaînes de montagnes de Kopet-Dag, au Turkménistan, dans le Caucase, au Tadjikistan, en Ouzbékistan, en Arménie, en Afghanistan, dans une partie de la Turquie, et peut-être dans le Kurdistan irakien.



▲ *Guépard d'Iran*



▲ *Réserve naturelle de Kiâmaki*

ne décime pas les troupeaux. Le mouton forme l'essentiel de sa nourriture, même s'il lui arrive également de manger du sanglier. Redoutable prédateur, cet animal fait preuve d'une grande habileté à se camoufler, ainsi qu'à varier sa nourriture en fonction de son habitat, d'où vient sa notable capacité d'adaptation comparée à d'autres félins tels que le lion ou le tigre. La présence du léopard est confirmée dans l'ensemble de l'Iran, sauf dans la province de Hamedân. La croissance de la population de cet animal qui, à l'exception de certains cas exceptionnels, n'attaque pas l'homme, ne présente d'ailleurs aucun danger pour l'être humain. Durant les trente dernières années, aucun cas d'attaque par un léopard n'a été rapporté. D'autre part, l'abondance de la nourriture en Azerbaïdjan oriental permet d'éviter des menaces telles que l'attaque du bétail élevé dans les campagnes. Dans cette perspective, la destruction de l'habitat du léopard est le facteur le plus important de la possible extinction de son espèce. Selon l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (IUCN), la disparition de 75% des oiseaux et des mammifères depuis 1600 est due à l'homme. L'extinction des espèces animales peut être issue de nombreuses activités humaines telles que la destruction ou la perturbation de l'habitat, l'exploitation de la faune en vue du commerce, le contrôle des espèces connues comme étant des organismes nuisibles, la pollution de l'environnement,



▲ *Léopard iranien, Parc National du Golestân. Photo: Mohammad Shakibâ*

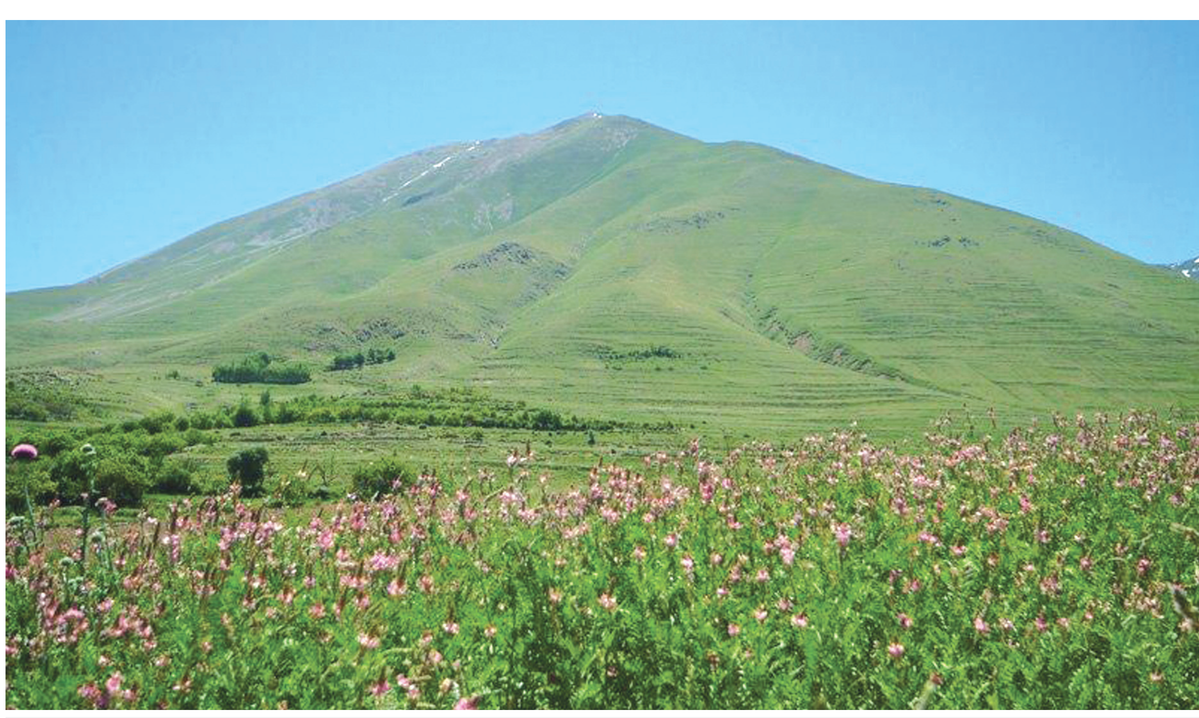
le développement de parasites, ou encore l'accroissement des constructions humaines. De plus, des facteurs naturels comme les changements climatiques et la diminution de la nourriture d'une espèce animale du fait de la disparition d'autres espèces de la même chaîne alimentaire, entraînent dans certains cas la décroissance de la population d'une certaine espèce, et en dernier lieu son extinction totale.

Un animal en danger d'extinction requiert donc une attention particulière, sinon cette régression peut mener à la disparition totale de l'espèce. Sa préservation nécessite donc des décisions pragmatiques non seulement de l'Etat, mais aussi des organisations non gouvernementales. La création de réserves naturelles protégées constitue de fait l'une de ces initiatives réussies permettant de préserver diverses espèces animales dans leur propre habitat et de les éloigner des chasseurs et d'autres menaces extérieures.

En conclusion, la protection de l'environnement constitue un enjeu mondial dont la nécessité est renforcée dans les zones appelées hotspots, et cela à cause de leur influence sur la biodiversité de la planète. ■

> Redoutable prédateur, le léopard iranien fait preuve d'une grande habileté à se camoufler, ainsi qu'à varier sa nourriture en fonction de son habitat, d'où vient sa notable capacité d'adaptation comparée à d'autres félins tels que le lion ou le tigre. La présence du léopard est confirmée dans l'ensemble de l'Iran, sauf dans la province de Hamedân.

* Titulaire d'un master en écologie
1. گنو
2. دوغرون
3. کلن



▲ *Réserve naturelle de Kiâmaki*



▲ *Mer Caspienne*

Les poissons et le phoque de la Caspienne

Shahâb Vahdati

Les poissons de la mer Caspienne sont étonnamment diversifiés, tant du point de vue de leurs espèces que de leur style de vie. Du point de vue de la taille aussi, cette mer rassemble à la fois le béluga, le plus grand poisson d'eau douce du globe, et des poissons minuscules, les gobies. La longueur et le poids de chaque espèce de poisson sont déterminés par des facteurs héréditaires, mais les conditions de l'environnement aquatique (température, quantité de nourriture) peuvent également affecter ou altérer les modèles de croissance. Déterminer la durée moyenne de leur vie n'est pas une tâche facile. Très peu de poissons de la Caspienne meurent de leur mort naturelle: tout au long de leur vie, surtout jeunes, ils font face à la mort du fait des facteurs défavorables liés à la qualité et à l'environnement de l'eau, aux prédateurs et aux maladies. Certains poissons comme le saumon ou la lamproie meurent d'épuisement après les frayères (lieu où se reproduisent les poissons). Chez les poissons comestibles et commercialisés, l'espérance de vie est encore réduite par la surpêche. C'est la raison pour laquelle les poissons plus gros et plus âgés sont très rares et attirent l'attention des chercheurs.

Outre le béluga, les principaux gros poissons de la Caspienne sont l'esturgeon, le sevruga (*acipenser stellatus*), l'esturgeon à ventre nu (*acipenser nudiventris*), le saumon, et le saumon blanc. On peut aussi y pêcher de gros poissons-chats, des carpes, brochets, sandres, ainsi que des *mnemiopsis leidyi* (espèce de cténophores pélagiques transparents, prédateurs et invasifs), des *hypophthalmichthys* (genre de poissons téléostéens), et des carpes de roseau. Les bélugas deviennent cependant de plus en plus rares. Les plus gros d'entre eux font jusqu'à 6 mètres de longueur, avec un poids de plus d'une tonne. En 1924, à l'embouchure du fleuve de la Volga, près du village de Biryuchya Kos, un béluga femelle pesant 1228 kg a été capturé, contenant 246 kg de caviar. En juin 1937, au large de la côte ouest de l'Azerbaïdjan, un

béluga mâle pesant 1004 kg a été pêché par un filet. Enfin, en avril 1975, dans le delta de la Volga, un béluga femelle pesant 745 kg avec 148 kg de caviar a été pêché. Ces gros poissons avaient entre 60 et 70 ans. En revanche, l'esturgeon n'atteint pas une si grande taille. Les plus gros spécimens âgés de 40-45 ans ont une longueur allant jusqu'à 220 cm, et un poids allant jusqu'à 70 kg. En août 1980, un esturgeon de 215 cm de long pesant 76 kg a été capturé dans la Basse Volga; il avait 38 ans.

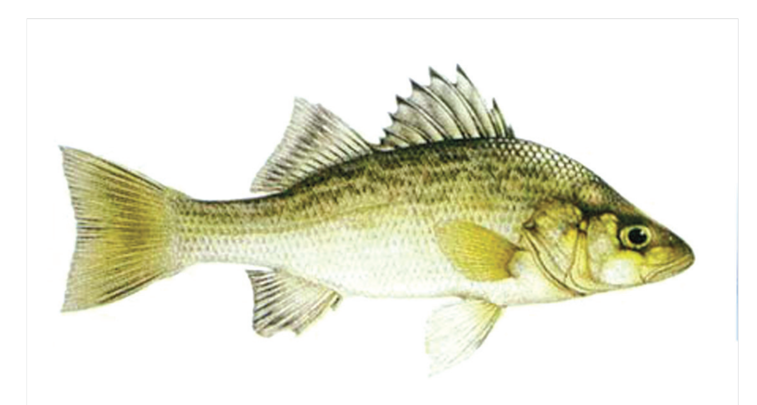
La taille de l'esturgeon étoilé (*acipenser stellatus*), un autre poisson que l'on trouve dans la mer Caspienne, est inférieure à celle du béluga et de l'esturgeon commun. Les plus grands d'entre eux atteignent une longueur allant de 190 à 215 cm, et un poids de 40 à 50 kg (parfois 60 kg ou plus pour les plus gros spécimens). En juin 1916, un esturgeon étoilé de 68 kg a été pêché et un autre en 1980 de 35 ans, avec une longueur de 185 cm et pesant 40 kg. Dans un passé récent, des saumons ayant une longueur atteignant 120 cm et un poids dépassant les 20 kg ont été pêchés dans la mer Caspienne. Il est aussi attesté qu'au début de ce siècle, de gros saumons pesant plus que 40-50 kg ont été capturés - à noter que le saumon de la Caspienne est le plus grand représentant européen de ce genre.

Très peu de poissons de la Caspienne meurent de leur mort naturelle: tout au long de leur vie, surtout jeunes, ils font face à la mort du fait des facteurs défavorables liés à la qualité et à l'environnement de l'eau, aux prédateurs et aux maladies.

L'Inconnu (*stenodus leucichthys*) est un poisson blanc appelé également *nelma* ou *belorybitsa*, de la famille des salmonidés. La longueur du corps des plus grands individus de 8 à 10 ans est de 110 à 130 cm et leur poids, de 11 à 15 kg. Cette mer comptait également auparavant un très grand nombre de



▲ *Bélugas. Photo: Amir Kholousi*



▲*Sandre (de la famille des* percidae*)*



▲*Carpe*

La carpe, comme la sandre, fait partie des espèces rares de la Caspienne. Cependant, contrairement au second, le nombre de grosses carpes a considérablement augmenté au cours de ces dernières années: elles prolifèrent principalement dans le bassin de la Volga pour se jeter ensuite dans la Caspienne.

poissons-chats, mais ils se font cependant de plus en plus rares ces dernières années. Si durant le siècle dernier, on pêchait des poissons d'une longueur de 150 et même 200 cm pesant de 70 à 100 kg, la majorité des poissons sont maintenant beaucoup plus petits et les très grands et gros sont devenus des proies rares.

Le grand brochet est un poisson illustrant bien cette réalité. Vivant surtout dans les fleuves qui se jettent dans la Caspienne, les gros spécimens sont désormais devenus très rares. Sa population a également connu un important déclin: si on le pêchait dans l'ensemble du littoral de la Caspienne au siècle dernier, il se fait de plus en plus rare, au moins dans le delta des fleuves. Les grands brochets d'un mètre de long et pesant en moyenne dix kilos, qui étaient auparavant communément pêchés, sont maintenant aussi assez rares, conséquence de la surpêche.

Les sandres (de la famille des *percidae*) font également partie des espèces de poissons de la Caspienne ayant vu une réduction drastique de leur population au cours des dernières années. Leur longueur et leur poids sont moindres que certaines espèces: ils ne dépassent généralement pas 55 cm, et 1,3 kg. La carpe, comme la sandre, fait partie des espèces rares de la Caspienne. Cependant, contrairement au second, le nombre de grosses carpes a considérablement augmenté au cours de ces dernières années: elles prolifèrent principalement dans le bassin de la Volga pour se jeter ensuite dans la Caspienne. La longueur du corps d'un poisson de 12 ans d'âge est en moyenne de 85 cm, et son poids de 11 à 13 kg.

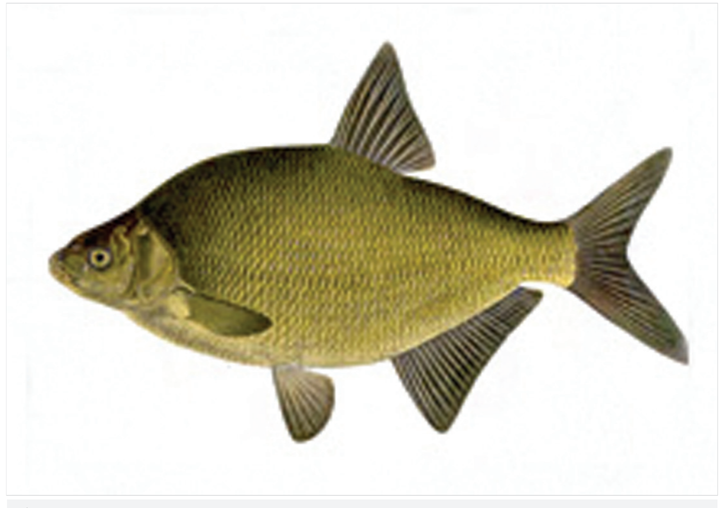
La brème commune, un poisson vivant en eaux douces et profondes, est principalement pêchée dans les premières années de sa puberté, entre 12 et 14 ans. Elle atteint parfois jusqu'à un demi-mètre de longueur et pèse en moyenne 2,8 kg. La longueur et le poids du vobla sont relativement modestes: 17 cm et 120 grammes en moyenne, mais il y existe de grands spécimens de 10 ans d'âge, mesurant en moyenne 34 cm, et pesant de 800 à 900 g.

Le rotengle était dans un passé récent un petit poisson peu prisé par les pêcheurs. Il représente actuellement une part importante des captures, en particulier près de l'embouchure de la Volga. Aujourd'hui, en raison de la baisse du niveau des mers et du fait de sa capacité de s'adapter aux eaux peu profondes couvertes d'une végétation abondante, il a tendance à proliférer. L'augmentation de sa population a été de pair avec celle de sa longévité, de sa longueur et de son poids moyens. Les plus gros d'entre eux, à l'âge de 9-10 ans, ont une longueur de 35 cm et un poids de 1,2 kg en moyenne.

Les gros poissons comme le mnemiopsis leidyi, le hypophthalmichthys et la carpe de roseau vivent en eau douce à l'embouchure des fleuves, puis se jettent dans la Caspienne où ils s'adaptent ensuite à leur nouveau milieu. La mer Caspienne constitue aussi l'habitat de nombreux autres types de carpe, comme la carpe herbivore qui peut atteindre une longueur de 110 cm et un poids de 24 kg. La carpe blanche est un peu plus petite, mais des spécimens d'une longueur de 80 cm et d'un poids de 9 kg y ont été pêchés.

Les petits poissons constituent 20% de la faune de la Caspienne. En font partie les trois types de sprat (appelé également kilka en russe et en persan), l'ablette, la loche de rivière, les épinoches, et les formes de gobiidae et têtards ukrainiens. La longueur du plus petit gobie ne dépasse pas 2,2 cm. Il est considéré comme étant le plus petit vertébré de la Caspienne. Les petits poissons ayant la plus grande valeur commerciale sont les sprats. Leur longueur ne dépasse pas 150 mm, et leur poids 15 g. La mer Caspienne est également l'habitat de très nombreux anchois, ou encore de sardines dont la population reste relativement stable, et ce du fait qu'elles se trouvent dans leur majorité à une certaine distance de la côte et restent à une profondeur relativement importante, ce qui leur permet de ne pas être exposées à la surpêche.

Pour conclure cet aperçu sur les poissons, nous présentons une comparaison de l'un des plus petits poissons de la Caspienne, le sprat, avec l'un des plus grands, l'esturgeon. La population des premiers est presque le double de celle des seconds. Cette différence découle notamment des différences biologiques significatives propres à chacun de ces poissons. Les sprats arrivent rapidement à maturité et se reproduisent dès la seconde année de leur vie, tandis que les esturgeons viennent plus tardivement à maturité, à



▲ *Brème commune*



▲ *Brochet*



▲ *Sprat (appelé* kilka *en persan)*

l'âge de 9 à 14 ans. Les sprats se nourrissent de zooplanctons, dont ils sont les principaux consommateurs; quant aux esturgeons, ils se nourrissent principalement d'organismes benthiques et de poissons, entrant ainsi en compétition avec d'autres poissons consommant la même nourriture. Ces deux poissons sont massivement pêchés. L'esturgeon est apprécié pour sa finesse, ses qualités, et surtout car il est à l'origine du caviar. Les seconds sont des poissons pêchés en masse à partir desquels on produit de grandes quantités de conserves. En outre, les sprats sont un élément essentiel du régime alimentaire des poissons prédateurs - dont l'esturgeon - et d'autres animaux marins.



▲ *Truite*

Le phoque de la Caspienne ou *pusa caspica*

Cette espèce de phoque unique dans la région vit en majorité sur la côte nord de la mer Caspienne, même si on en trouve également sur la côte sud. Il mesure jusqu'à 150 cm et pèse 70 kg en moyenne. Son cou est assez court et sa tête, petite. Les bords de ses moustaches ondulées sont aplatis. Sa couleur diffère en fonction de l'âge et du sexe de l'animal. Généralement, la surface supérieure du corps est de couleur sombre, tandis que la zone abdominale est gris clair. Des taches gris clair et brunes de dimensions variées sont également visibles sur l'ensemble du corps, mais davantage sur le dos que sur le ventre. Le phoque de la Caspienne effectue des migrations saisonnières régulières courtes. En hiver, la quasi-totalité de la population se concentre dans la zone glacée du nord de la Caspienne. Avec la fonte des glaces, les phoques se déplacent vers le sud et au début de l'été, on les trouve en majorité dans les eaux du centre et du sud de la Caspienne. Là, ils se nourrissent de manière intensive et au début de l'automne, ils migrent de nouveau vers le nord de la Caspienne.

La nourriture de base des phoques de la Caspienne est constituée de différents types de gobies, puis de sprats. Un nombre moins important de phoques se nourrissent d'atherinas (de la famille d'*atherinopsidae*), de crevettes et d'amphipodes. Ils mangent aussi du hareng en petite quantité à certaines périodes de l'année. En résumé, la composition de la nourriture varie en fonction des saisons.

La période de reproduction est plus courte comparée à celle d'autres espèces

de phoques: elle commence au milieu de la dernière dizaine de janvier pour s'achever à la fin de la première dizaine de février. Elle se déroule surtout sur les glaces du nord de la Caspienne. La femelle met bas un blanchon mesurant en moyenne 75 cm et pesant 4,3 kg. Il est recouvert de longs poils soyeux presque blancs. La durée de l'allaitement est d'environ un mois et pendant cette période, le blanchon atteint de 85 à 90 cm, tandis que son poids quadruple. A la fin de la période de la lactation, les jeunes blanchons muent, et leurs longs poils sont remplacés par un pelage de couleur gris foncé sur le dos, et gris clair sur le ventre. A mesure que le blanchon grandit et à chaque mue annuelle, les taches prennent une couleur plus brillante. Les femelles atteignent la puberté vers l'âge de 5 ans, et la majorité d'entre elles deviennent mères à l'âge de 6 ans. Après cela, la plupart des femelles matures se reproduisent une fois par an.

Concernant leur comportement, les phoques de la Caspienne ne forment jamais de rassemblements concentrés et denses sur les glaces. Les femelles et leurs petits se situent généralement à une certaine distance les uns par rapport aux autres. Cependant, pendant la mue qui vient après la saison des amours et l'accouplement, lorsque les glaces disparaissent de la surface de la mer, les phoques forment des groupements relativement denses. Durant les mois d'été, les phoques vivent en eau libre de façon non-coordonnée, et ce principalement dans les grandes eaux du centre et du sud de la Caspienne. A l'automne, ils se rendent dans la partie nord-est de la mer et vivent sous forme de groupes denses rassemblant mâles et femelles de tous âges sur les îles de sable.

A la fin du XIXe siècle et au début du XXe, la population des phoques de la Caspienne dépassait vraisemblablement le million de têtes. Dans les années 1970, il avait été estimé à environ 500 à 600 000 têtes. Le recensement de 2007 a estimé qu'ils n'étaient plus qu'environ cent mille, faisant de ce phoque une espèce menacée, comme tant d'autres actuellement dans la région. ■



▲ *Phoque de la Caspienne ou* pusa caspica

Le phoque de la Caspienne effectue des migrations saisonnières régulières courtes. En hiver, la quasi-totalité de la population se concentre dans la zone glacée du nord de la Caspienne. Avec la fonte des glaces, les phoques se déplacent vers le sud et au début de l'été, on les trouve en majorité dans les eaux du centre et du sud de la Caspienne.

Bibliographie:

- Vossoughi, Gholâmhossein, *Mâhiân-e âb-e shirin* (Les poissons d'eau douce), éd. de l'Université de Téhéran, 2006.
- Abdurachmanov, J. A., *Biologia fauna kaspiiskova moria* (La biologie de la faune de la Caspienne), rapport de l'académie des sciences de la république soviétique d'Azerbaïdjan, 1945.
- Arsenyev, V., *Atlas morskix mlekopitaioshix CCCP* (Atlas des mammifères marins de l'URSS), 1980.

L'homme culturel et l'environnement, récit incessant d'une expérience poétique

Etude du bestiaire de la poterie d'Iran avec l'accent mis sur le capra

Zeinab Golestâni

L'homme et la nature, interaction sans cesse renouvelée

Attachant sans cesse son regard à un *dehors*, une expérience poétique cherche à établir un lien entre le *sujet*, le *monde* et le langage. D'ailleurs, afin de voir poétiquement une chose, il faut l'observer non seulement dans son rapport avec d'autres, mais aussi avec le monde en tant que totalité interactive de qualités concrètes.[1] Etant à l'origine de la *sensation d'univers*, cette corrélation marque, selon Valéry, l'expérience poétique. Mettant ainsi en œuvre une poétique «ni du moi, ni du mot, mais du monde», cette expérience témoigne d'une «présence au monde accompagnée d'une connaissance du monde et d'une poétique du monde.»[2] L'expérience poétique ne se borne donc pas à la *Vorhandenheit*, où l'objet et le sujet se trouvent séparés l'un de l'autre dans l'acte de la réflexion, mais elle se réfère à la «*Zunhandenheit*, où sujet et objet sont unis dans une relation préréflexive.»[3]

Admettant le déploiement de la pensée dans l'espace, Kenneth White cherche l'interaction entre l'espace et l'esprit, celle qui, reliant le dehors et le dedans, fait du moi un «moi espacé». Le *mindscape* est ainsi défini par lui comme «un paysage» en même temps *physique* et *mental* et le «psychocosmogramme» comme «un lieu écrit à l'intérieur duquel la psychè humaine va tenter d'entrer en contact avec le cosmos.»[4] L'espace géographique ne fournit donc pas seulement une simple scène permettant le déroulement de la vie, mais il devient un actant principal dans la vie humaine.

Eloigné de toutes les situations climatiques défavorables subies par notre planète durant le Paléolithique et le Néolithique, le plateau iranien, situé par ailleurs à proximité d'un parallèle géographique chaud, permit très tôt la naissance d'une région culturelle.[5] Recevant une *intelligibilité mythique* grâce à la disposition narrative de la spatialité, celui-ci s'efforce d'exprimer non seulement l'occupation de l'espace par son corps mais aussi ses relations entretenues avec l'espace, même à travers les matières les plus simples.

En outre, comprenant une grande diversité naturelle telle que de vastes plaines, des vallées, des montagnes et des plaines côtières, la riche étendue géographique de l'Iran recèle une grande diversité biologique qui se reflète de façon saillante dans tout élément constituant la vie quotidienne du peuple iranien. Ainsi, inscrits notablement dans la situation biogéographique de la région, apparaissent des faits humains et sociaux démontrant à leur façon l'interdépendance existant entre l'espace et l'individu.[6] De ce fait, les spécialités physiques de chaque région, notamment la diversité biologique, se reflétèrent-elles dans les œuvres d'art. C'est dans ce sens qu'en considérant tout lieu comme *réservoir des mémoires* d'époques différentes, Paul Ricœur le prend comme point de départ d'un travail de mémoire «où la lecture plurielle du passé est annihilée, et l'équivalent spatial de l'intertextualité rendu impossible.»[7] Se joignant à l'*imaginaire*, cette

mémoire explore surtout le milieu naturel abritant la vie humaine, celui qui permet à l'homme de vivre.[8]

La biogéographie et l'art iranien, une interaction en question

Découvrant le monde physique, l'homme se met à construire son propre territoire de *l'imaginaire* qui se veut *un espace subjectif, à la fois perçu, vécu et imaginé* où se réalise «[l]'articulation du pays imaginaire et du pays réel». En tant que son premier média, c'est la peinture qui permettra en ce sens à cet homme d'exprimer une rêverie cosmique, à savoir une *ouverture à un monde beau.* Représentées soit sur les rochers soit sur les murs des grottes, les peintures primaires marquées par la pétrographie témoignent des scènes de cérémonies rituelles ou sociales telles que la lutte entre l'homme et l'animal, révélant ainsi les croyances et la vision du monde de leurs créateurs.

Les gravures pariétales les plus anciennes en Iran ont été découvertes dans la province du Lorestân - celles retrouvées sur les murs de la grotte Yâfteh datant de 40 000 ans. Domestiqué en 9500 av. J.-C., le capra constitue le seul animal domestique représenté sur ces dessins, ceux-ci racontant surtout des scènes de la chasse à l'arc. Le motif du capra est d'ailleurs présent dans tous les centres culturels préhistoriques de l'Iran où il jouait le rôle d'un des éléments influents de la nature. Si nous admettons avec Laura Guérin que les artistes primaires ne représentaient jamais des animaux sans les connaître dans leur vie quotidienne, la présence du capra dans la quasi-totalité des milieux géographiques iraniens apparaîtra comme une évidence.

Durant le Paléolithique supérieur et avant de s'installer pour la première fois dans les villages, les tribus nomades iraniennes habitant les chaînes du Zâgros partaient à la chasse des chèvres dont elles pratiquèrent l'élevage à la suite de leur sédentarisation. Ces chaînes de montagnes constituent même aujourd'hui un habitat naturel propice aux capras, ceux-ci préférant les hauts lieux montagneux et les arbustes. Appelé *pâzan* ("tapant des pattes") dans certaines régions du Zâgros, le capra produit lors de sa montée des rochers un bruit issu du tapement de ses pattes. Cet animal est aussi appelé *kal* pour le mâle et *boz* (chèvre) pour la femelle. Reliées au milieu naturel, les peintures pariétales comprennent aussi des motifs géométriques (svastika, écriture), végétaux (arbres), bestiaux (capras, béliers), êtres divers (hommes, êtres mythiques), et naturels (soleil). (Figure 1)

Soit sous forme d'art pariétal, soit sous forme de sculptures (rhytons ornés



▲ *Figure 1: A gauche: L'homme à l'arc et le bouc, gravures découvertes dans la région d'Asbaghteh à Yazd.*
A droite: Capras aux cornes incurvées, rochers de la vallée de Bahrâm Tchoubin, Darreh Shahr, Ilâm.

Les gravures pariétales les plus anciennes en Iran ont été découvertes dans la province du Lorestân - celles retrouvées sur les murs de la grotte Yâfteh datant de 40 000 ans. Domestiqué en 9500 av. J.-C., le capra constitue le seul animal domestique représenté sur ces dessins, ceux-ci racontant surtout des scènes de la chasse à l'arc.

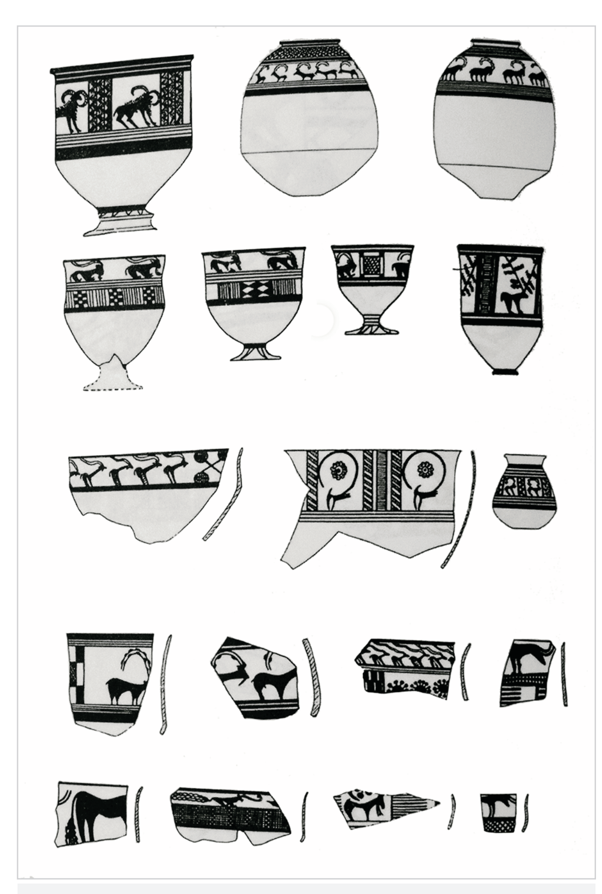


▲ *Figure 2: En haut: Statues de capras ailés; en bas: Rhyton orné du capra ailé (époque historique, archives du patrimoine culturel de la province d'Ilâm).*

de capras ailés ou statues représentant cet animal[9]) (Figure 2), ces représentations *artistiques* affirment l'attachement de l'homme à un individu ou à une espèce particulière. Ainsi, ce sont des animaux tels que le bœuf, le cheval, le capra, l'oiseau, la grenouille, le léopard, le scorpion, et le blattodea qui apparaissent de plus en plus sur les poteries retrouvées dans les collines de Sialk à Kâshân. (Figure 3) D'ailleurs, nous trouverons parfois une composition de ces motifs où apparaissent aussi des ongulés, dont:

- Le léopard, des oiseaux, et des motifs géométriques;
- Des compositions d'hommes, de capras, et des motifs géométriques;
- Des grenouilles, des plantes et des formes géométriques
- Des bœufs et des formes géométriques;
- Des oiseaux et des formes géométriques;
- Des capras, des léopards et des motifs géométriques;
- Des cerfs, des oiseaux et des formes géométriques.[10] (Figure 4)

Présents dans la quasi-totalité des lieux du plateau iranien, les ongulés, dont certaines espèces telles que le mouton et la chèvre furent domestiquées au Néolithique, sont des animaux sauvages pour lesquels les chasseurs ont un penchant. Ils habitent plutôt les plaines, les champs, et les terres étendues, ce qui permet aux chasseurs de les voir facilement. Il y a neuf espèces d'ongulés présents en Iran, à savoir les cervidés (daims de Perse (*dama mesopotamica*), marals (*cervus elaphus maral*), et chevreuils (*capreolus capreolus*)), les gazelles (*gazella bennettii*), les gazelles à goitre (gazella subgutturosa)), les *capras aegagrus aegagrus*, les béliers,

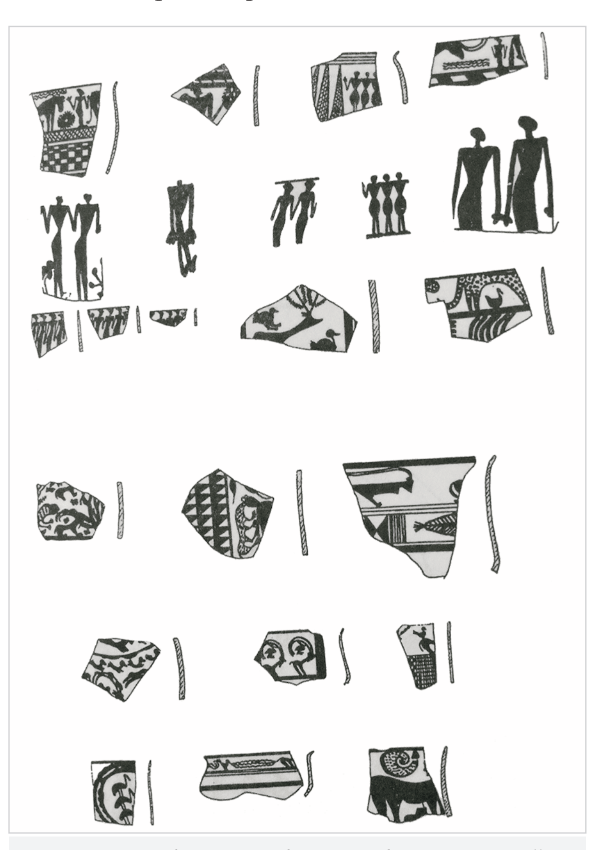


▲ *Figure 3: Animaux cornus sur des poteries retrouvées à Sialk, Kâshân.*

les moutons, les sangliers et l'onagre de Perse. Certains ongulés se différencient les uns des autres par leurs cornes, celles-ci étant soit simples (capra et mouton) soit en forme de bois (cerfs). D'ailleurs, les cornes de certaines espèces (les cervidés et les gazelles) tombent en hiver, alors que d'autres (capras) ne les perdent pas, et augmentent de longueur chaque année.[11]

C'est dans ce contexte biologique que des récipients de terre ont été découverts dans la quasi-totalité des régions de l'Iran (notamment Tcheshmeh-Ali à Shahr-e-Rey, Tappeh Hesar à Dâmghân, les collines de Bâcun à Marvdasht, la région de Sialk à Kâshân), où on menait une vie sédentaire et agricole. Ces récipients étaient ornés de figures animales, celles-ci étant généralement entourées de motifs végétaux (tournesols, fleurs circulaires, formes suggérant les arabesques), ou géométriques (svastikas, hachures, zigzags, lignes parallèles). Cette tradition de production et d'ornementation des poteries peintes remonte au 6e millénaire av. J.-C., alors que les motifs bestiaux, surtout les animaux cornus, apparaissent pour la première fois sur les poteries découvertes dans la région de Segâbi à Hamedân (époque des Parthes). Peints sur des poteries du Lorestân (1800-600 av. J.-C.), la gazelle et le capra accompagnent aussi des animaux imaginaires et fictifs ressemblant au lion ou à des chèvres ailées. Ce sont ces quadrupèdes qui, d'une couleur chamois ou ocre, constituent entre le Chalcolithique et l'Enéolithique les motifs les plus récurrents des poteries d'Iran.

Se proposant comme une illustration parfaite des tendances et des activités humaines d'alors, la poterie, apparue 9500 ans av. J.-C., se veut le premier produit artisanal humain dérivé de la nature. Ainsi, la poterie, en tant qu'invention humaine née des matières naturelles les plus simples, devient un miroir reflétant



▲ *Figure 4: Motifs composés de poteries découvertes à Sialk, Kâshân.*

la culture et la pensée d'un homme qui ne cesse de développer de dynamiques échanges avec son milieu environnant. D'où vient son rôle primordial dans le

> Cette tradition de production et d'ornementation des poteries peintes remonte au 6e millénaire av. J.-C., alors que les motifs bestiaux, surtout les animaux cornus, apparaissent pour la première fois sur les poteries découvertes dans la région de Segâbi à Hamedân (époque des Parthes).

développement de la langue humaine? La poterie mérite ainsi, selon Arthur Upham Pope, d'être appelée *Premier livre de l'humanité* car ses motifs expriment alors les peurs et les espoirs de l'homme, et s'adressent parfois aux forces naturelles en vue de recevoir leur aide tout au long du conflit violent et éternel de la vie. Elle est ainsi le germe d'un monde, d'un univers imaginé sans cesse renouvelé.

Le capra, l'eau et la naissance

Chaque tribu ancienne met le capra en relation avec l'une des forces de la nature. Les cornes incurvées des ongulés tels que le cerf, le bœuf et le capra sont considérées comme ayant une influence bénéfique pour susciter la pluie. D'ailleurs, le cerf et le capra étaient considérés comme une allégorie de l'ange de la pluie.[12] Dieu végétal, ce dernier était dans les civilisations de Suse et d'Elam considéré comme un symbole d'abondance et de fertilité. Les documents historiques témoignent aussi du sacrifice de cet animal dont la statue était même vénérée, pour les dieux. En outre, formant un palimpseste sur les murs des grottes, les peintures pariétales représentant cet animal jouaient même parfois un rôle de talisman ou de bénédiction lors de cérémonies spécifiques. Ressentant le besoin d'avoir un protecteur face aux fléaux naturels ou aux animaux sauvages, les membres de l'une des tribus du Lorestân appelée Kâsi portaient des colliers en forme de capra. Tissant des rapports entre les cornes incurvées de cet animal et le quartier de la lune à laquelle s'adjoignait la pluie, ce peuple respectait cet ongulé symbolisant l'eau et le soleil. Et c'est justement dans ce sens que, se mettant à côté de Tammuz, dieu sumérien de la fécondité, il se proposait comme un totem.

Accompagné dans les œuvres humaines de formes circulaires dont le svastika (symbole du soleil), cet animal se retrouve en relation directe avec les forces naturelles. Relié surtout à la fécondité, le motif du capra se voit essentiellement là où il y avait déjà une source d'eau. D'autre part, partout où il y avait le capra, il y avait aussi de la verdure. C'est dans cette perspective que les épigraphes d'une vallée telle que Bahrâm Tchoubin n'apparaissent qu'au bord de la rivière passant par ces montagnes sur lesquelles est surtout gravé le dessin du capra, celui-ci étant l'animal régnant sur les plaines des régions de la civilisation d'Elam (Kabir Kouh par exemple). De fait, la mise en scène de la nature, du soleil, de l'eau et du capra ne pourrait avoir aucune autre signification que l'opulence et la vivacité de la nature. Baptisé d'ailleurs "animal du soleil", il ne se sépare généralement pas d'une étoile à cinq branches placée au milieu de ses cornes. Cette étoile cède parfois sa place à un carré, un svastika, un cercle, ou un point.

Considéré en Mésopotamie comme l'une des allégories de la bestialité du grand dieu[13], ce quadrupède maintient donc une présence permanente tout au long de différentes époques historiques, permettant à l'artiste iranien de créer encore et encore un dessin idéal reflétant les rêves et désirs de son auteur. Toujours doté d'une certaine sacralité, le capra tel qu'il est dessiné sur les vestiges humains iraniens propose une forme stylisée marquée surtout par les cornes annelées, celles-ci étant souvent reliées au soleil. C'est dans ce sens qu'articulant un monde rêvé ancré dans la réalité, le capra se transforme en une image poétique, portant «témoignage d'une âme qui découvre son monde, le monde où elle voudrait vivre, où elle est digne de vivre.»[14] ■

1. Afin d'avoir «un monde au sens plein du mot, un espace commun appelant à une vie dense et intense, il faut que le rapport soit, de la part de tous, sensible, subtil, intelligent», car «[o]n le comprend aussitôt si le monde est le *champ* de notre expérience, et si nous ne sommes rien qu'une vue du monde», affirme Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception.* (Collot, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Editions Corti, Les essais, 2014, p.114; et Collot, Michel, *La pensée-Paysage*, Paris, José Corti, 2011, p. 29.)
2. White Kenneth, cité par Collot, M., *Pour une géographie littéraire*, *op. cit*., pp. 117-118.
3. Collot, M., *La poésie Moderne et La Structure d'Horizon*, Paris, Presses Universitaire de France (PUF), 1989, p. 175.
4. Kenneth White, cité par Collot, M., *Pour une géographie littéraire*, *op. cit.*, p. 115.
5. Les études d'historiens tels que George Roux sur ce sujet démontrent que la couche glaciale recouvrant quatre fois les continents d'Asie et d'Europe ne recouvrit jamais les terres sud, à savoir le Moyen-Orient. (Mehryâr, Mohammad, «Nokhostin piyâleh, nokhostin khesht» (Première brique, première tasse), in *Ketâb-e mâh-e honar* , N° 57-58, Mai et Juin 2003, pp. 48-58: 49).
6. «L'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et le sentiment», souligne La Bruyère au XVIIe siècle. (cité par Collot, M., *Pour une géographie littéraire*, *op. cit.,* p. 52.)
7.Ricœur, P., Architecture et narrativité, *op. cit.*
8. Afin de parler de la *vie*, la langue grecque se servait de deux termes: *zoè*, simple fait de vivre (qui apparaît dans "zoolologie") et *bios*, qui évoque, selon Giorgio Agemben, «la forme ou la manière propre de vivre à un individu ou à un groupe». (Paquet, Thierry; Younes, Chris (dir), *Philosophie de l'environnement et milieu urbains*, Paris, Editions La Découverte, 2010, p. 9).
9. L'emploi de motifs comme celui du lotus, du soleil et des formes circulaires semble exprimer que les créateurs de ces œuvres cherchaient à établir des liens métaphysiques avec l'autre monde.
10. Talâ'i, Hassan, *Hasht hezâr sâl sofâl-e Irân* (Huit mille ans de poterie iranienne), Téhéran, Samt, 1e éd., 2011, p. 194.
11. Voir Talâ'i, H., *op. cit.*, 2011, p. 50.
12. Sharifiniâ, Akbar; Ahmadi, Akram; Ghanbâri, Nedâ, «*Neshâneh-hâyi az ostoureh-ye zâyesh dar sang negâreh-hâye no-yâfteh-ye tangeh-ye Bahrâm-e Tchoubin*» (Les traces du mythe de la fertilité sur les gravures pariétales récemment retrouvées dans la vallée de Bahrâm Tchoubin), in *Jelveh-ye honar*, N° 13, Printemps-été 2015, pp. 23-34: 32
13. «Apparu comme un dieu végétal, le grand dieu avait entre ces mains une branche d'arbre en forme de T dont un capra mangeait des feuilles.» (Cohen, Stanley, «Boz-e kouhi, namâd-e bârân dar sofâl-e Irâni» (Le capra, symbole de pluie sur la poterie persane), in mensuel *Irânâ*, pp. 40, 41: 41.)
14. Bachelard, Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, Quadrige/PUF, 1e éd., 1960, p. 14.

Bibliographie:

- Ayâti Zâdeh, Ânissâ, «Barresi-e sang negâreh-hâye bâstâni-ye Asbaghteh-ye Yazd» (Etude des gravures pariétales de la région d'Asbaghteh de Yazd), in *Jelveh-ye honar*, N° 12, Automne-Eté 2013, pp. 79-92.
- Bachelard, Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, Quadrige/PUF, 1e éd., 1960.
- Cohen, Stanley, «Boz-e kouhi, namâd-e bârân dar sofâl-e Irâni» (Le capra, symbole de pluie sur la poterie persane), in mensuel *Irânâ*, pp. 40, 41.
- Collot, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Editions Corti, Les essais, 2014.
- Collot, Michel, *La pensée-Paysage*, Paris, José Corti, 2011.
- Collot, Michel, *La poésie Moderne et La Structure d'Horizon*, Paris, Presses Universitaire de France (PUF), 1989.
- Ma'soumi, Gholâm Rezâ, «Naghsh-e boz-e kouhi bar rou-ye sofâl-hâye pish az târikh-e Irân» (Motifs du capra sur les poteries préhistoriques de l'Iran), in *Barresi-hâye târikhi*, N°28, Septembre-Octobre 1963, pp. 255-292.
- Mehriâr, Mohammad, «Nokhostin piyâleh, nokhostin khesht» (première brique, première tasse), in *Ketâb-e mâh-e honar*, N° 57-58, Mai et Juin 2003, pp. 48-58.
- Pâkbâz, Rouyin, *Naghâshi-e Irân az dirbâz tâ emrouz* (La peinture persane, depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui), Téhéran, Zarrin va Simin, 10e éd.. 2011.
- Paquet, Thierry; Younes, Chris (dir), *Philosophie de l'environnement et milieu urbains*, Paris, Editions La Découverte, 2010.
- Ricoeur, Paul, Architecture et narrativité, sur www.fondsricoeur.fr/uploads/medias/.../architectureetnarrativite2.PDF, page consultée le 14 janvier 2015.
- Sharifiniâ, Akbar; Ahmadi, Akram, Ghanbari, Nedâ, «*Neshâneh-hâyi az ostoureh-ye zâyesh dar sang negâreh-hâye no-yâfteh-ye tangeh-ye Bahrâm-e Tchoubin*» (Les traces du mythe de la fertilité sur les gravures pariétales récemment retrouvées dans la vallée de Bahrâm Tchoubin), in *Jelveh-ye honar*, N° 13, Printemps-été 2015, pp. 23-34.
- Talâ'i, Hassan, *Hasht hezâr sâl sofâl-e Irân* (Huit mille ans de poterie iranienne), Téhéran, Samt, 1e éd., 2011.





Les mammifères les plus rares d'Iran

Roshanak Dânâei

▲ *Panthère de Perse*

Le présent article vise à aborder la question des mammifères les plus rares d'Iran dont certains sont en danger d'extinction, à savoir: le daim de Perse, l'onagre persan, le guépard asiatique et la panthère de Perse.

Le daim de Perse

Le daim de Perse est un cervidé de l'ordre des artiodactyles. Il mesure de 150 à 240 cm de longueur, avec une hauteur au garrot de 85 à 110 cm. La queue de ce cervidé mesure de 16 à 20 cm et il pèse de 50 à 130 kg. Les bois du daim mâle sont longs et assez larges; ils se mettent à pousser dans la première année de sa vie mais leur ramification ne débute qu'à la deuxième année. Les bois tombent vers la fin de l'hiver; de nouveaux bois se mettent à repousser immédiatement et leur croissance se complète en été. Les poils sont courts en été; le fond du pelage de son dos et ses flancs sont d'un jaune tirant sur l'ocre; le dessous des croupes ainsi que la queue sont blancs, et on peut distinguer de nombreuses taches blanches bien marquées sur son torse. En hiver, les poils sont gris et plus longs, et les taches sur son torse sont beaucoup moins marquées.

Cette espèce vivait autrefois au nord de l'Afrique, en Iraq, en Turquie et en Iran. Mais différentes raisons ont abouti à la diminution de la population de ce cervidé et aujourd'hui, il ne vit plus qu'en Iran. En Iran même, ce daim vivait sur un large territoire de l'ouest de l'Iran, comprenant le grand massif du Zagros et les forêts du Khouzestân. Mais aujourd'hui, cet animal en voie d'extinction ne vit plus que dans les espaces protégés de Dez et de Karkheh dans la province du Khouzestân. Ce daim est nocturne et il est plus actif très tôt le matin ou en début de soirée.

30

Il a une vie sociale avec ses semblables. Les femelles, les mâles et les petits vivent souvent dans un groupe séparé de celui des vieux mâles. Il est bon nageur. On a observé plusieurs fois ces daims nager et traverser le fleuve Dez.

Le daim est herbivore et se nourrit de feuilles et de fruits. La période de reproduction se déroule en septembre dans l'abri de faune de Dasht-e Nâz à Sâri, au nord de l'Iran. Pendant cette période, les mâles définissent souvent leur territoire en poussant des rugissements qui ressemblent à des ronflements humains. Ils cherchent à prouver leur supériorité et à attirer l'attention des femelles en exposant leurs bois. Dans le Khouzestân, la femelle met bas au début du printemps; mais à Sâri où les daims sont nourris par les gardes-forestiers, ce processus commence au printemps et continue jusqu'au milieu de l'été. La durée de gestation est de 8 mois environ et la femelle met bas un et parfois deux faons. Le poids des faons est de 4 à 5 kg à la naissance. Ils sont capables de marcher et de courir dès leur naissance, mais la mère les cache dans les hautes herbes pendant les premiers jours. La puberté est atteinte à l'âge d'un an et demi. La durée de vie moyenne du daim de Perse est de 16 ans.



▲ *Daim de Perse*

Leurs ennemis naturels sont les loups et les lynx. Dans l'abri de faune de Dasht-



▲ *Dasht-e Nâz à Sâri*



▲ *Daims de Perse*

e Nâz à Sâri, trois faons ont été tués par un lynx en une seule nuit. Pour diverses raisons dont la destruction de son habitat et la chasse excessive, la population du daim de Perse s'est mise à diminuer de sorte qu'il fut même considéré comme une espèce éteinte, jusqu'à ce que quelques individus aient été vus en 1955 dans les bois près des fleuves Dez et Karkheh dans le Khouzestân. Deux daims



▲ *Île d'Ashk*

de ce troupeau furent envoyés au zoo Opel en Allemagne en 1958, et six à Dasht-e Nâz à Sâri pendant les années 1963-1964. A la suite des soins apportés, le nombre de ces daims a augmenté à Dasht-e Nâz. 127 daims ont été transférés de Dasht-e Nâz sur l'île d' Ashk, à l'abri de faune Karkheh, sur l'île de Kaboudân, sur l'île de Kish et sur l'île de Lâvân entre les années 1977-1988. Le nombre de daims originellement envoyés sur l'île d'Ashk a bien augmenté et selon des estimations faites en 1989, il y en avait environ 300 sur cette île. La même année, certains de ces daims ont été transférés à leur habitat principal à Zagros ainsi que dans les forêts du Khouzestân.

L'onagre persan

L'onagre persan est un équidé de l'ordre des périssodactyles. Il est une sous-espèce d'*equus hemionus onager* qui a été observée pour la première fois dans les environs de Qazvin en 1785. L'onagre persan ressemble beaucoup à l'âne mais il est légèrement plus grand que ce dernier. Il possède de longues oreilles pointues, entre la taille des oreilles de l'âne et celles du cheval. Ses sabots sont plus larges que ceux de l'âne et le bout de sa longue queue est garni de longs poils. Son manteau de poils est court et jaune, tirant sur l'orangé. La partie inférieure de son corps et sa croupe sont d'un blanc tirant sur le jaune. Son cou est orné d'une crinière noire et son dos d'une bande brune qui se prolonge jusqu'à sa queue. L'onagre persan a une longueur maximale de 250 cm et une hauteur au garrot de 100 à 140 cm. Sa queue mesure de 30 à 49 cm, et son poids est de 150 à 260 kg.

Il est actif pendant la journée; il est vu souvent tôt le matin ou dans l'après-midi. Cependant, dans les zones dangereuses, il adopte un mode de vie nocturne. Il a une vie sociale avec ses congénères. Les onagres mâles sont souvent vus accompagnés de quelques femelles et de poulains. Parmi ses sens, l'ouïe, l'odorat et la vue sont les plus développés. Il est le membre le plus rapide de la famille des équidés. Il peut se déplacer à une vitesse maximale de 70 km/h sur de courtes distances, et à 50 km/h sur de longues distances. Il se nourrit de plantes telles que l'armoise. Il est très dépendant de l'eau et reste pendant l'été à une distance courte des abreuvoirs proches de ses pâtures.

> Pour diverses raisons dont la destruction de son habitat et la chasse excessive, la population du daim de Perse s'est mise à diminuer de sorte qu'il fut même considéré comme une espèce éteinte, jusqu'à ce que quelques individus aient été vus en 1955 dans les bois près des fleuves Dez et Karkheh dans le Khouzestân.

La période de reproduction est fin juin. Pendant cette époque, il y a souvent des luttes entre les mâles, luttes s'accompagnant de coups de sabots et de morsures. Les onagres mâles perdent parfois une partie de leur queue dans ces querelles. La gestation dure un an. La femelle met bas un seul poulain. Lors de la naissance, la mère s'éloigne du troupeau pendant un certain temps. Dès qu'ils sont nés, les petits se mettent rapidement à suivre leurs mères, qui les défendent contre les prédateurs. Les poulains deviennent adultes à l'âge de trois ans. Les femelles se reproduisent généralement tous les deux ans, et parfois tous les ans.

Les ennemis naturels de l'onagre



▲ *Onagres persans, Darrehbâgh Bavânât, province de Fârs*

persan sont la panthère et le loup. En 2005, dans le parc national de Tourân, un poulain d'onagre de deux ans a été tué par une panthère qui est revenue ensuite durant plusieurs nuits vers la carcasse pour s'en nourrir. L'aire de distribution mondiale de cet onagre s'étendait dans le passé au Pakistan, à l'Afghanistan, au Caucase, à l'Iraq et à l'Iran. En Iran, il vivait autrefois dans une bonne partie du pays, et son habitat recouvrait toute la province du Sistân et Balouchestân depuis le nord de Zâbol, la province du Khorâssân, celle de Semnân, le sud de Varâmin et Qazvin ainsi que les provinces d'Ispahan, Kermân, Fârs et Yazd. Mais aujourd'hui, il ne survit plus que dans la zone protégée de Bahrâm-e Gour dans la province de Fârs, et dans le parc national de Tourân dans la province de Semnân. Il y avait 200 individus dans le parc national de Kavir en 1977, mais ce nombre a été réduit à 3 individus en 1984, et après cette période, aucun onagre n'a été observé dans cette région. Aujourd'hui, la zone protégée de Bahrâm-e Gour abrite environ 200 onagres et le même nombre vit dans le parc national de Touran. Quatre onagres ont été transférés du parc national de Touran dans la région de Kâlmand dans la province de Yazd en 1998, où sa population était de 38 individus en 2008. Malheureusement, l'onagre persan est aujourd'hui en danger d'extinction du fait de la chasse et de la destruction de son habitat.

Le guépard d'Iran

Le guépard asiatique, appelé également guépard d'Iran, est le seul félin qui ressemble quelque peu à l'espèce canine. Il a les membres allongés et sa large poitrine ressemble à celle du lévrier. Mais contrairement aux chiens, il a une petite

34

tête ronde, un museau court et de petites oreilles rondes. Il peut être comparé à un chien ayant une tête de chat. Les pupilles de ses yeux sont rondes. Ses poils sont rêches et jaunâtres avec des tâches noires et rondes, mais la partie inférieure de son corps est blanche. Il possède une courte crinière au niveau de son cou, qui est plus longue chez les petits. Sa face est caractérisée par deux marques noires qui progressent du coin intérieur des yeux jusqu'au coin de ses lèvres, et ressemblent à deux larmes. Ces traces améliorent la vision de cet animal en réduisant les reflets de la lumière du soleil. Le dernier tiers de sa longue queue comporte des anneaux noirs dont le dernier est plus large que les autres. Ses griffes, contrairement à celles des autres félins, sont peu rétractiles. Cependant, les petits ont des griffes rétractiles jusqu'à l'âge de six mois. Le guépard asiatique mesure de 140 à 150 cm de long et fait de 67 à 94 cm de hauteur de garrot. Sa queue mesure de 60 à 80 cm, et son poids est de 20 à 70 kg.

Il vit dans les vastes déserts et dans les zones steppiques du pays. Au cours du XXe siècle, il a été en voie de disparition dans de nombreux pays: il a disparu d'Irak en 1929, du Kuweit en 1942, d'Inde en 1947, du Kazakhstan en 1970, du Pakistan en 1972, du Turkménistan en 1973, d'Arabie en 1973 et d'Oman en 1977. Aujourd'hui, le guépard asiatique ne se trouve plus qu'en Iran où il a été observé dans le Baloutchistân à Tabas, dans le Khorâssan, notamment dans le parc national du Golestân, dans le parc national de Tourân et le parc national de Kavir dans la province de Semnân, à Naftshahr dans

Aujourd'hui, la zone protégée de Bahrâm-e Gour abrite environ 200 onagres et le même nombre vit dans le parc national de Touran. Quatre onagres ont été transférés du parc national de Touran dans la région de Kâlmand dans la province de Yazd en 1998, où sa population était de 38 individus en 2008.



▲ *Onagres persans, parc national de Tourân, province de Yazd*

la province de Kermânshâh, dans l'espace protégé de Mouteh à Ispahan, dans toute la province de Yazd, dans les parcs nationaux de Khabr, de Rutchun et de Ravar dans la province de Kermân, à Hadjiâbâd à Bandar Abbâs et dans l'espace protégé de Bahrâm-e Gour dans la province de Fârs.

Jusqu'à récemment, on croyait que le guépard asiatique, comme son semblable le guépard d'Afrique, était actif pendant la journée. Mais les photos avec la méthode du piège photographique attestent de son activité pendant la nuit, surtout au clair de lune. Les guépards vivent seuls ou en petits groupes comprenant une femelle et les petits ou deux mâles. Sa vision est excellente et cette particularité favorise sa technique de chasse, qui n'est pas celle de la chasse à l'affût suivie par la plupart des félins. Il cherche du regard un animal et après l'avoir repéré, il s'en approche sans être vu à une distance de 20 à 100 mètres. Il accélère alors jusqu'à atteindre une vitesse de 80 km/h; il le poursuit avec la même vitesse parfois sur une distance de 500 mètres jusqu'à l'attraper. Il est considéré comme le mammifère quadrupède le plus rapide au monde, et peut même parfois atteindre une vitesse de 110 km/h. Le volume important de son cœur et ses poumons développés, ainsi que son gros foie et ses glandes surrénales sont bien adaptés aux mouvements rapides de son corps. Il jette bien en avant et avec force ses membres postérieurs grâce à sa colonne vertébrale flexible qui lui donne ainsi la possibilité de courir plus vite. Ses fosses nasales assez larges lui permettent de mieux respirer; cette caractéristique est aussi susceptible d'avoir influencé le développement de ses crocs, plus petits que chez les autres félins. La particularité de ses pattes ainsi que celle de ses griffes, différentes de celles des autres félins, lui permet de mieux prendre des virages, de se cramponner au sol et de contrôler son accélération. Après avoir attrapé sa proie, il se sert de ses griffes pour la déséquilibrer et la faire tomber au sol, et serre ensuite sa gorge jusqu'à l'étrangler. Il arrive parfois que les autres prédateurs comme le chien, le léopard et le vautour lui volent sa proie. Les guépards ont leur propre territoire et zone de chasse marqués par leur urine. Il s'avère que le territoire du guépard d'Iran est plus vaste que celui du guépard d'Afrique. On a observé qu'un guépard, équipé d'un GPS, avait parcouru et marqué un territoire de 150 000 hectares pendant quatre mois et demi.



▲ *Guépards d'Iran*

Le guépard se nourrit de mammifères tels que le mouton, la gazelle, la *capra aegagrus* (chèvres sauvages) et le lapin. Dans le parc national de Kavir et dans l'espace protégé de Bâfgh dans la province de Yazd, pendant l'été, les guépards s'alimentent des *capra aegagrus* qui descendent au pied de la montagne pour boire de l'eau. Après avoir étranglé sa proie, le guépard la tire à l'abri pour pouvoir s'en nourrir en paix. En Afrique,



▲ *Guépard asiatique, appelé également guépard d'Iran*

les guépards abandonnent leur proie après avoir été repus et ne reviennent plus pour en manger le reste.

La période de reproduction s'étend souvent de l'hiver jusqu'au début du printemps. Pendant cette période, il n'y a pas de conflits sérieux entre les mâles. Le mâle le plus fort s'accouple avec la femelle. La durée de gestation est d'environ 95 jours. La femelle met souvent bas deux petits. Leurs yeux ne s'ouvrent que de 4 à 14 jours après la naissance. La femelle laisse ses petits seuls pour aller chasser; c'est à ces moments que les petits sont parfois tués par d'autres prédateurs. Ils atteignent leur maturité sexuelle vers l'âge d'un an. Après avoir appris tout ce qui est nécessaire, ils abandonnent leur mère à l'âge de 15 à 17 mois. Les jeunes mâles sont souvent très dépendants les uns des autres, et il arrive souvent que les membres d'une fratrie demeurent plusieurs années ensemble. Sa longévité en captivité est d'environ 18 ans.

Ses ennemis naturels sont le chien de berger et le léopard. En 2007, dans la région de Bâfgh dans la province de Yazd, le manque de proie dans son habitat naturel conduisit un guépard à un habitat montagnard pour y chasser un *capra aegagrus*, mais il y fut attaqué par un léopard qui cherchait à lui voler sa proie et fut tué du fait de son inaptitude à sauter sur les rochers. Durant ces dernières années, la population du guépard asiatique a dramatiquement baissé et il est désormais en danger critique d'extinction du fait de la chasse illégale, de la destruction de son habitat, de la réduction des proies, ou encore de la sécheresse. Les études menées par la méthode de piège photographique et par l'observation directe montrent qu'au cours des cinq dernières années, le guépard asiatique

Durant ces dernières années, la population du guépard asiatique a dramatiquement baissé et il est désormais en danger critique d'extinction du fait de la chasse illégale, de la destruction de son habitat, de la réduction des proies, ou encore de la sécheresse.

n'a été observé que dans les régions de Nâybandân, à Tabas, Bâfgh, Darre Anjir, Kalmand et Siyahkuh dans la province de Yazd, dans les parcs nationaux de Tourân et de Kavir dans la province de Semnân et Miyândasht et Bedjestân dans la province du Khorâssân. Le nombre des guépards d'Iran est estimé à entre 70 à 100 individus dont la plupart se trouvent à Nâybandân, Bâfgh et Darre Anjir.

La panthère de Perse

La panthère de Perse, connue également sous le nom de léopard iranien, est une espèce de la famille des félins. Ce mammifère est caractérisé par un corps musclé et flexible, une tête large avec de petites oreilles rondes, de larges pieds et de longues griffes. Ses poils sont courts et lisses, sauf dans les régions froides où ils sont plus longs. Le fond du pelage de son dos est d'un jaune pâle tirant sur le blanc, tandis que la partie inférieure de son corps est d'un jaune pâle tirant sur le gris. Son dos et ses flancs sont marqués de taches formant des rosettes. La tête, la queue et les membres sont marqués de taches noires. Dans les régions de l'est et du nord-est, les panthères sont plus grandes avec un manteau de poils tirant plus sur le blanc. La longueur du corps de la panthère de Perse est de 110 à 195 cm, et sa queue mesure de 60 à 110 cm; sa hauteur au garrot est de 45 à 78 cm et son poids varie de 30 à 90 kg. Les mâles sont plus grands que les femelles.

La panthère de Perse s'adapte facilement à tous les habitats et peut vivre dans les forêts, dans les montagnes, dans les zones steppiques et à différentes altitudes allant de 0 à 4000 mètres. Elle vit dans la plupart des régions du pays, dans les montagnes d'Alborz et dans le désert central; partout où les proies sont



▲ *Panthère de Perse*

abondantes, en particulier le *capra aegagrus*.

Dans les zones où elle se sent en sécurité, elle est active autant le jour que la nuit mais dans les zones d'insécurité, elle ne se manifeste que prudemment pendant la nuit. Elle vit seule et possède son propre territoire qui est marqué, comme celui du guépard, par son urine. Elle se déplace généralement sans bruit et à une vitesse basse, mais peut facilement atteindre la vitesse de plus de 60 km/h. Elle a la particularité de pouvoir sauter jusqu'à six mètres de long et trois mètres de haut. Elle gîte au creux des arbres, dans des crevasses rocheuses, des cavernes ou des cavités naturelles. Le sens de l'ouïe est très développé chez la panthère de Perse, ce qui lui facilite la chasse. Elle est également une bonne nageuse et a la possibilité de hisser une proie qui pèse trois fois son poids sur des rochers ou sur un arbre. Elle pousse de forts rugissements lorsqu'elle veut marquer son territoire ou lancer un défi. Elle craint les hommes et les fuit lorsqu'elle les croise, mais elle peut les attaquer lorsqu'elle est blessée ou qu'elle ne trouve aucun passage pour se dérober.

La panthère de Perse se nourrit de la plupart des mammifères dont le sanglier, le *capra aegagrus*, le mouton ainsi que d'oiseaux et reptiles. Dans le cas où elle n'aurait pas accès à ces proies ou qu'elle serait trop vieille ou blessée pour pouvoir chasser, elle s'attaque aux animaux domestiques dont les bovins, les chevaux et les volailles. Son pelage lui permet de se camoufler pour s'approcher de sa proie sans être vue. Elle tue les proies plus grosses par étranglement et les proies plus petites par une morsure à la nuque. Elle hisse souvent sa proie sur un arbre ou la dissimule dans une crevasse rocheuse ou sous des feuillages pour la mettre à l'abri des autres prédateurs et revenir s'en nourrir plus tard. Dans les régions où l'eau est abondante, la panthère boit presque tous les jours; mais si l'eau vient à manquer, elle peut ne pas boire pendant un mois.

La période de reproduction a généralement lieu au milieu de l'hiver. Pendant cette période, on peut entendre les rugissements des panthères et il y a parfois des querelles entre les mâles. La durée de gestation est de 95 jours. La femelle met bas ses petits dans sa tanière, c'est-à-dire dans les cavernes ou les crevasses, et a la possibilité de mettre bas de un à six petits. Ils ouvrent les yeux après dix jours et sont sevrés à l'âge de 3 mois. Ils restent avec leur mère jusqu'à l'âge de 18 mois et atteignent leur maturité sexuelle vers l'âge de 3 ans. La longévité de la panthère est d'environ 23 ans en captivité.

La panthère de Perse n'a pas d'ennemi naturel, mais ses petits sont parfois chassés par d'autres prédateurs. Elle a la possibilité de bien se camoufler et peut s'adapter aux caractéristiques des différents habitats. Cependant, sa population est aujourd'hui en fort déclin du fait des chasses illégales et des accidents, et elle est désormais classée parmi les espèces en danger d'extinction. Vu l'augmentation de la population des sangliers, surtout dans les zones forestières du Guilân et du Mâzandarân, cet animal est devenu la proie principale de la panthère dans ces zones. Elle a également été observée dans des zones où vivent encore des *capra aegagrus* et des moutons avec lesquels elle peut se nourrir. Des photos prises par la méthode du piège photographique témoignent aussi de la présence de ce mammifère dans les zones de Tourân, Bâfgh, Kavir, Nâybandân, dans la province de Boushehr, à Sarigol et dans le parc national de Bamou. ■

Sitographie:

- http://www.irandeserts.com/content/article.htm
- http://mohitezist2020.persianblog.ir/page/7
- http://mohitezist.loxblog.com/posts/p.php?page=70
- http://mohitezist.loxblog.com/posts/p.php?page=75
- http://mohitezist.loxblog.com/posts/p.php?page=76



▲ ***Maserati 450s*** *(2015), détail.*
Aluminium gaufré et ciselé d'Ispahan (450x180x80 cm)

Wim Delvoye est arrivé à Téhéran

Rétrospective de l'artiste plasticien belge au Musée d'Art contemporain de Téhéran Mars-mai 2016

Reportage réalisé par
Babak Ershadi

Le Musée d'Art contemporain de Téhéran consacre, du 7 mars au 13 mai 2016, l'ensemble de ses huit galeries à l'exposition d'œuvres de l'artiste plasticien belge Wim Delvoye.

Pendant ces trois dernières années, Wim Delvoye a passé beaucoup de temps en Iran et s'est occupé surtout de la restauration d'une ancienne maison et d'une école à Kâshân, ville située au sud de Téhéran, en espérant pouvoir y ouvrir un atelier et une galerie d'art. Il a déclaré dans un entretien que contrairement à ce à quoi il s'attendait, le processus de négociation avec le Musée d'Art contemporain de Téhéran a été «*étonnamment facile*». Il n'a d'ailleurs pas tari d'éloges au sujet des responsables du musée: «*Ils sont tous très professionnels, il est plus facile de travailler avec eux qu'avec Le Louvre*»[1], a-t-il affirmé en faisant allusion à l'exposition de ses œuvres au musée parisien en 2012.

L'exposition d'œuvres de Wim Delvoye au Musée d'Art contemporain de Téhéran est une rétrospective de sa carrière artistique depuis ses débuts, mais l'artiste plasticien belge y expose aussi de nouvelles

40

pièces métalliques qu'il a fait fabriquer par les artistes ciseleurs de la ville iranienne d'Ispahan. Après la cérémonie d'inauguration de son exposition au sein de ce musée, Wim Delvoye s'est adressé aux invités, visiteurs et journalistes présents par l'intermédiaire de son interprète. Il a comparé l'Iran et sa culture à «*un beau conte de fées*», et a souhaité que le développement du tourisme permette à un plus grand nombre d'Européens de voyager dans ce pays et de le découvrir au-delà des campagnes de propagandes négatives dont il fait l'objet depuis plus de trois décennies.

Wim Delvoye, qui avait déjà organisé une exposition informelle de ses œuvres à Téhéran il y a trois ans, a également exprimé son admiration pour les artistes contemporains iraniens. Il a noté que pendant ses voyages successifs à Téhéran, il a pu visiter plus de 50 galeries d'art rien qu'à Téhéran, et s'est dit étonné de voir qu'il existait de nombreuses femmes parmi la jeune génération d'artistes iraniens. «*Je me sens fier de pouvoir exposer mes œuvres au Musée d'Art*



▲ ***Etui pour une mobylette*** *(2004)*
Aluminium, laque, Peugeot Vogue (70x175x115 cm)

L'exposition d'œuvres de Wim Delvoye au Musée d'Art contemporain de Téhéran est une rétrospective de sa carrière artistique depuis ses débuts, mais l'artiste plasticien belge y expose aussi de nouvelles pièces métalliques qu'il a fait fabriquer par les artistes ciseleurs de la ville iranienne d'Ispahan.



▲ *Wim Delvoye à Téhéran*





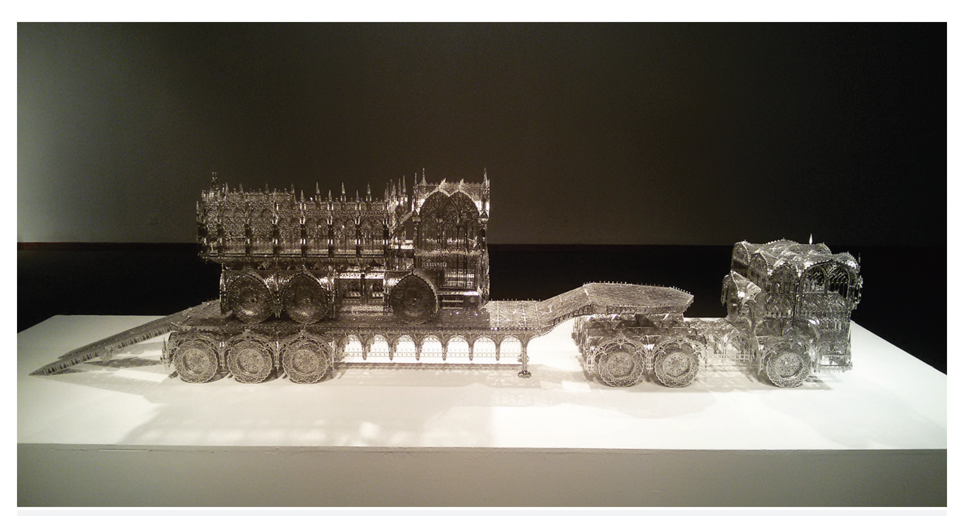
▲ ***Sans titre*** *2007*
Pneus sculptés, dimensions variées

contemporain de Téhéran. Cette institution artistique iranienne a une longue histoire derrière elle, et elle est dirigée par une équipe de direction très professionnelle. Je me réjouis, parce que je sens que j'ai encore beaucoup à faire en Iran»[2], a-t-il déclaré.

* * *

Wim Delvoye est né à Wervik en Belgique en 1965. Il n'est pas issu d'une famille d'artistes. C'est peut-être pour cette raison qu'il est difficile de rattacher facilement son art à des formes artistiques plus traditionnelles. Pourtant, il a eu dès son enfance une passion pour l'art, qui s'est exprimée par les dessins qu'il réalisait à l'école, ou les visites de musées en compagnie de ses parents. Cet intérêt l'a finalement conduit à s'inscrire dans une école d'art. L'une des caractéristiques importantes de son travail artistique est qu'il n'est pas facile de placer son œuvre dans la catégorie des thèmes originaux et nouveaux. Autrement dit, la répétition et la succession des thèmes connus et déjà travaillés est une marque du travail de l'artiste.

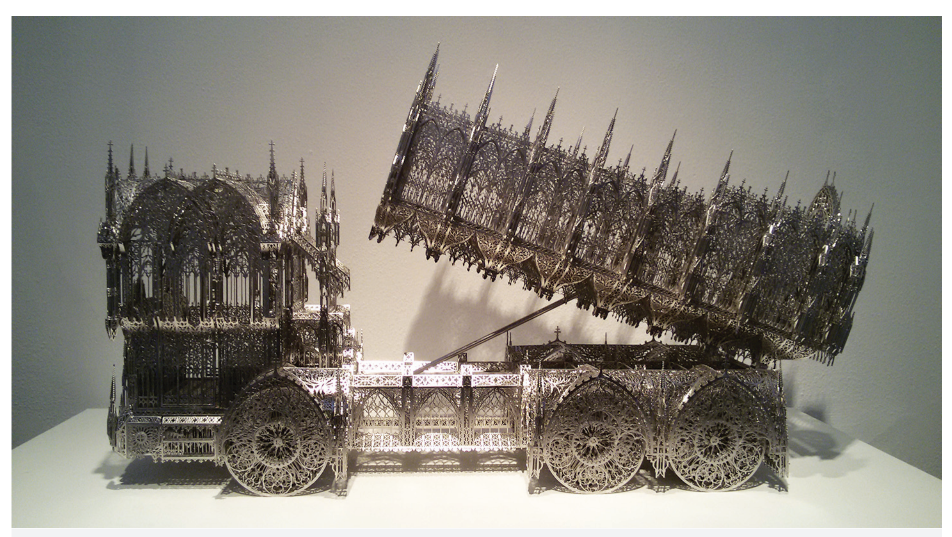
C'est sans doute l'une des choses qui nous permet de cerner la différence de son activité artistique vis-à-vis de celle des autres artistes contemporains. Cette tendance à la répétition des thèmes fait partie de sa position vis-à-vis de l'art et l'œuvre artistique en général. Les thèmes qu'il choisit aujourd'hui sont, en fait, les mêmes que ceux des premières années de sa carrière d'artiste. Au lieu de travailler sur des thèmes et des projets nouveaux, Wim Delvoye est de ces artistes qui croient que le vrai rôle de l'artiste est d'approfondir, de purifier et d'affiner dans le processus permanent de travailler et de retravailler sur les sujets premiers. Néanmoins, les critiques d'art



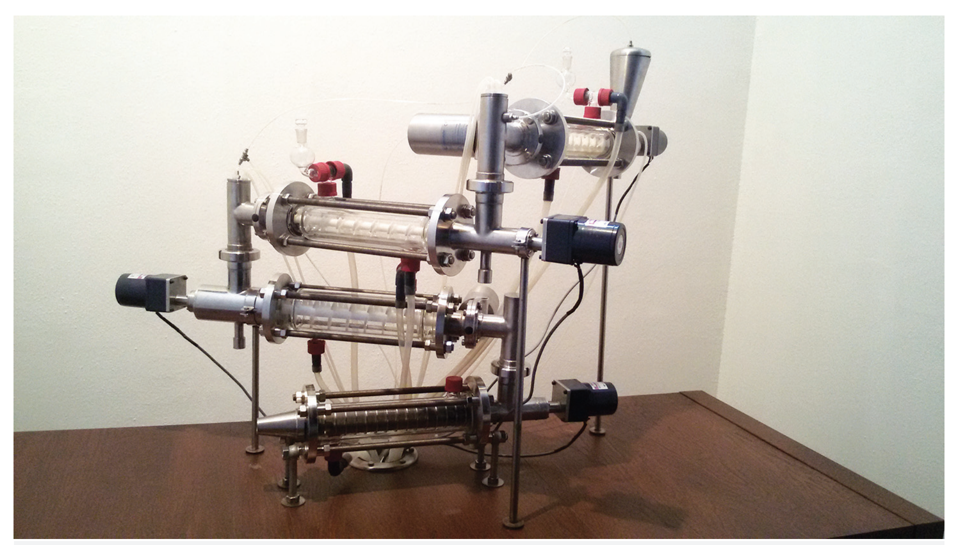
▲ ***Camion*** *(maquette 1/6) 2011 (117x36x56 cm)*
Remorque *(maquette 1/6) 2014 (308x48x50)*
Acier découpé au laser avec des décorations gothiques

distinguent parfois dans son travail artistique trois directions principales. Il est vrai que Wim Delvoye suit parallèlement ces trois axes de manière simultanée depuis des années, mais les différences qui existent entre eux peuvent nous permettre de suivre, en quelque sorte, l'évolution de son travail en tant qu'artiste.

Les œuvres les plus anciennes de Wim Delvoye, d'origine flamande, impliquent l'usage de techniques artistiques et de procédés artisanaux néerlandais. L'artiste se sert de ces techniques traditionnelles pour embellir les objets de la vie quotidienne. Des œuvres créées par Wim Delvoye entre les années 1988 et 1991 étaient marquées par la tradition de l'usage de la laque bleue de Delft[3]. Mais si cette laque bleue était traditionnellement utilisée pour décorer les porcelaines fines, l'artiste a préféré



▲ ***Camion*** *(maquette 1/6) 2012*
Acier découpé au laser avec des décorations gothiques (117x36x56 cm)



▲ ***Mini Cloaca*** *(2007)*
Mixed media (120x120x177 cm)

l'appliquer sur des objets considérés comme purement utilitaires comme des pelles et bonbonnes de gaz. Ces objets «banals» sont devenus ainsi de très beaux objets d'art. Le choix de ce type d'objets utilitaires est un élément constant du travail artistique de Wim Delvoye, défini par certains critiques comme une «tension entre des contraires apparents»[4]

La tension dans l'œuvre de Wim Delvoye est le résultat d'une confrontation entre un «objet» et une «image» qui n'ont apparemment rien en commun. C'est ainsi que Delvoye réalise des motifs de Delft sur des bonbonnes de gaz. «*C'est à tort que ses œuvres sont constamment reliées au mouvement kitsch*[5]. *En effet, si le kitsch se caractérise par l'abolition de toute signification, l'œuvre de Wim Delvoye génère sans cesse de nouvelles significations. La façon dont il décore ou ennoblit les objets ne se veut pas décorative: c'est la nature même de l'objet qui en est transformée.*» Cependant, la première œuvre «monumentale» de l'artiste belge qui l'a rendu célèbre est sans doute sa *Bétonnière*. Le projet a commencé en 1990 et ne s'est terminé qu'en 1999. Il consistait en la réalisation d'un camion-bétonnière Nissan grandeur nature, taillé dans du bois et dans un style flamand baroque du XVIIe siècle. L'artiste n'a pas pu trouver en Belgique d'artisans maîtrisant les techniques nécessaires pour ce type de taille sur bois. Il a cependant réussi à trouver des travailleurs en Indonésie, une ancienne colonie belge, qui avaient gardé le savoir-faire des anciens artisans belges, savoir-faire qui avait été oublié en Belgique. Avec sa *Bétonnière*, Wim Delvoye s'est fait connaître comme un artiste rendant hommage aux techniques anciennes, mais qui se rebelle aussi contre la tyrannie des restrictions de la convention artistique.

> Au lieu de travailler sur des thèmes et des projets nouveaux, Wim Delvoye est de ces artistes qui croient que le vrai rôle de l'artiste est d'approfondir, de purifier et d'affiner dans le processus permanent de travailler et de retravailler sur les sujets premiers.

Wim Delvoye est un artiste qui réalise le même projet artistique en masse. Lorsqu'il fait une pelle ou une bonbonne de gaz décorée de laque bleue de Delft, il ne se contente pas de prototypes, il en réalise toute une série d'une manière quasi-industrielle. Cette idéologie d'objets d'art produits en masse est l'une des particularités du travail de Wim Delvoye.

Par la suite, l'artiste belge est passé du baroque au gothique. Comme avant, il a gardé son intérêt pour les camions, les véhicules et les machines de construction comme à l'époque de sa *Bétonnière*, mais ce passage du baroque au gothique a été aussi pour lui l'occasion de moderniser son matériel en passant de la laque bleue et du bois taillé à l'acier découpé au laser. Wim Delvoye s'est concentré sur une série d'œuvres qu'il continue à réaliser aujourd'hui. *Remorque* (2007) en est un exemple représentatif. Elle consiste en un camion posé sur la remorque d'un deuxième camion, le tout étant réalisé avec de l'acier. L'œuvre est particulièrement moderne et ses décorations gothiques sont incroyablement délicates. Wim Delvoye a créé un nombre considérable de maquettes de ce type, dont la taille varie entre un et deux mètres de long. Bien que ces maquettes soient de taille réduite par rapport aux originaux de l'artiste, elles sont aussi élégantes que les versions grandeur nature. L'artiste belge a aussi développé ses motifs gothiques dans un domaine davantage similaire à l'usage traditionnel de ce style d'architecture: il a donc réalisé des tours avec ses mêmes techniques que ses camions et machines industrielles.

Le projet le plus célèbre et grandiose de Wim Delvoye est sans doute son œuvre *Cloaca* de renommée internationale. *Cloaca* est une série de machines qui imitent le système digestif humain. Alimentées par de la nourriture, ces machines - conçue à l'aide d'une équipe de scientifiques - produisent des déchets similaires, avec une précision scientifique, aux matières fécales. Le concept de *Cloaca* provient de l'attention de l'artiste belge au consumérisme du monde contemporain. En effet, les logos des machines de *Cloaca* sont semblables aux célèbres logos de produits de consommation comme Coca-Cola et la compagnie fruitière Chiquita. Selon Wim Delvoye, qui s'est inspiré de la «eating machine» (machine à manger) de Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* (1936) dans une société de consommation contemporaine, la conséquence inévitable



▲ ***Dunlop Geomax** 100/90-19 57M 720° 2X 2013*
Acier poli et patiné (78x78x23 cm)



▲ ***Dunlop Geomax** 100/90-19 57M 120° 3X 2013*
Acier poli et patiné (87x87x27 cm)



▲ ***Installation de bonbonnes de gaz Delft***
Bonbonnes de gaz peintes et laquées, dimensions variées
***Atlas** (2004)*
Séries de tableaux peints à l'huile (163x227 cm)

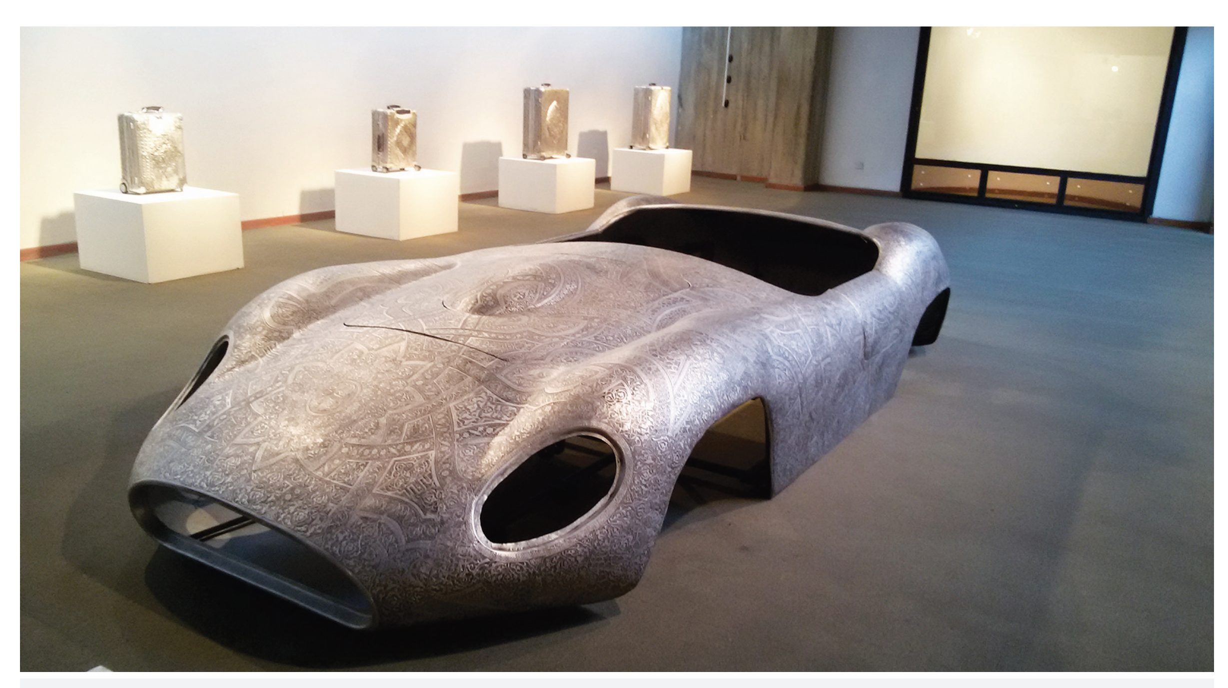
de ce type de projet est la création d'une sorte de machine complexe ne servant aucun but utile. Ainsi, le projet le plus absurde qui lui est venu à l'esprit était de créer une machine qui ingurgite de la nourriture et la transforme en déchets.

Avec cette idée initiale, Delvoye a collaboré pendant huit ans avec des experts de différents domaines comme la gastroentérologie, la bactériologie, l'informatique et la plomberie. *Cloaca Original* a ainsi été créée en 2000. Quand la machine marche, les repas sont insérés par l'une des extrémités. A l'autre extrémité se trouve un plateau qui collecte les déchets. Entre les deux extrémités de la machine, un ordinateur gère le processus complexe de «digestion» avec tous les produits chimiques et enzymes nécessaires. Wim Delvoye a fabriqué au total quinze machines *Cloaca*. Le nombre d'exemplaires de cette machine inutile est une critique de la société de consommation, mais aussi une métaphore de la condition humaine, le corps de l'homme se trouvant réduit à une machine.



▲ ***Valises Rimowa** (2013-2014-2015)*
Aluminium gaufré et ciselé d'Ispahan, dimensions variées
Emprunté à la Galerie Perrotin, Paris

En tant qu'artiste, Wim Delvoye bénéficie d'une réputation internationale, avec de nombreuses expositions en Europe et dans les autres parties du monde. Il a participé à un grand nombre d'événements artistiques internationaux majeurs dont la Biennale de Venise, ainsi que les biennales de Lyon, de Pékin, de Corée du Sud et du Monténégro. Il est



▲ ***Maserati 450s (2015)***
Aluminium gaufré et ciselé d'Ispahan (450x180x80 cm)

représenté par une quinzaine de galeries d'art dans le monde comme à Bruxelles[6] et à Paris[7].

Les œuvres «iraniennes » de Delvoye

Les nouvelles œuvres «iraniennes» de l'exposition de Téhéran comprennent une série de valises en aluminium de la marque Rimowa, ciselées par des artistes d'Ispahan travaillant d'habitude sur de l'argent ou du bronze. Ces derniers ont ciselé l'aluminium à la demande de l'artiste belge avec des motifs traditionnels iraniens. L'autre œuvre «iranienne» de l'exposition de Wim Delvoye est le cadre d'une voiture de sport Maserati décorée avec une technique similaire.

Le Musée d'Art contemporain de Téhéran

Un an avant l'exposition des œuvres de Wim Delvoye, le Musée d'Art contemporain de Téhéran avait organisé une rétrospective sur l'artiste allemand Otto Piene en février 2015; mais avec l'exposition de Delvoye c'est la première fois que ce musée consacre tout son espace, y compris huit galeries et les jardins, à un artiste non-iranien. En octobre 2015, un accord entre l'Iran, les musées d'Etat de Berlin et la Fondation culturelle prussienne a été conclu. Selon les termes de l'accord, il est prévu que le Musée d'art contemporain de Téhéran envoie une sélection d'œuvres de sa grande collection d'art occidental du XXe siècle ainsi que des œuvres d'artistes iraniens à Berlin pour une grande exposition en 2016. Il pourrait aussi permettre aux tableaux de Gauguin, Picasso et Rothko de voyager au-delà de Berlin, peut-être aux Etats-Unis et au musée Hirshhorn, ou encore au Sculpture Garden de Washington. ■

---

1. Exposition d'œuvres de l'artiste belge au Musée d'Art contemporain de Téhéran, in: www.Honaronline.ir, 8 mars 2016.
2. Ibid.
3. Delft est une ville des Pays-Bas.
4. Lieven van den Abeele: «Touriste partout: le joyeux presqu'art de Wim Delvoye», in: *www.dbnl.org*.
5. Se dit d'un style et d'une attitude esthétique caractérisés par l'usage hétéroclite d'éléments démodés ou populaires, considérés comme de mauvais goût par la culture établie et produits par l'économie industrielle.
6. Galerie Rudolphe Janssen
7. Galerie Emmanuel Perrotin

Exposition

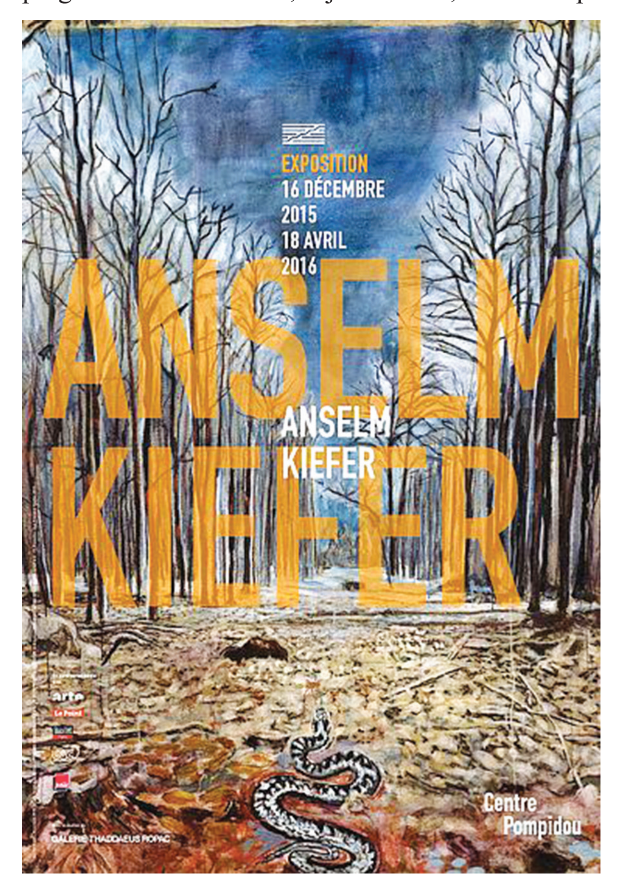
ANSELM KIEFER

Centre Pompidou, Paris, 16 décembre 2015 - 18 avril 2016

Une œuvre expiatoire?

Jean-Pierre Brigaudiot

Kiefer est un artiste allemand qui vit en France. Il est né en 1945, dans une Allemagne vaincue, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, période littéralement apocalyptique où les bombardements permanents rasaient le pays, où les troupes alliées progressaient vers Berlin, déjà en ruines, où les camps de concentration révélaient officiellement l'horreur indescriptible des crimes et des exterminations massives programmées par le régime nazi. Ainsi, Kiefer a grandi dans une Allemagne divisée en deux Etats en même temps qu'en reconstruction, mais surtout dans une Allemagne de la culpabilité et d'un questionnement douloureux sur la responsabilité des uns et des autres dans ce qui est advenu d'une société au fil de quelques décennies pour en arriver à cette Seconde Guerre mondiale et à l'innommable, au nom de ce qu'on ne peut même pas appeler une idéologie.



▲ *Affiche de l'exposition d'Anselm Kiefer*

«La mémoire n'est pas en paix et l'air est sale dans la catacombe de la mémoire…» Lee Seong-bok «La mémoire n'est pas en paix»

Kiefer est de ceux des artistes dont l'œuvre, dans sa quasi-totalité, interroge cet innommable, son pourquoi et son comment. Bien avant lui, Goya avait minutieusement décrit-gravé les horreurs d'une guerre napoléonienne somme toute banale dans l'histoire de l'humanité, une guerre où l'on écorche, suspend, ampute, décapite les populations se trouvant sur le parcours de la soldatesque. Il s'agit donc, avec Kiefer, d'une œuvre en quelque sorte infinie car nulle réponse satisfaisante ne peut être formulée quant aux raisons de ce qui s'est passé avec et durant cette guerre. D'autre part Kiefer, s'il est né pendant cette guerre, n'y a nullement contribué en tant que citoyen et individu; ce qui signifie ici que la question de la culpabilité outrepasse la génération des auteurs actifs ou passifs des crimes commis, cette responsabilité est déjà dite dans la Bible.



▲ Homme dans la forêt*, 1971, d'Anselm Kiefer. Photo Ian Reeves*

Une œuvre titanesque et polymorphe

Ce qui a frappé littéralement le visiteur d'une exposition comme celle-ci, c'est avant tout la dimension des tableaux; ils sont pour beaucoup d'entre eux immenses. Certains approchent huit mètres de longueur et la plupart, présentés ici, mesurent plusieurs mètres dans leur grande dimension. Evidemment, on peut s'interroger sur les raisons de ces dimensions, lire ce qu'a pu dire Kiefer lui-même et ce qu'ont pu écrire les critiques et analystes de l'œuvre. Pour autant surgissent des réponses tant inscrites dans l'histoire de la peinture que dans celle de l'Allemagne de l'après-guerre. Quant à ce qui est des formats il y a certes, en amont de l'œuvre de Kiefer, l'aventure américaine globalement nommée «expressionnisme abstrait», des années précédant et suivant la Seconde Guerre mondiale, avec pour acteurs une génération d'artistes comme Barnett Newman, Jackson Pollock, Mark Rothko, Franz Kline ou Willem de Kooning. Il est notoire que les artistes européens découvrant, in situ, les formats de ces œuvres américaines ont reçu un véritable choc, car à cette époque, l'Europe dans sa globalité connaissait une pauvreté qui touchait notamment les artistes, bien souvent contraints à vivre dans des mansardes et à peindre des œuvres de petits formats; cette question de l'espace de travail, des ateliers, n'est pas du tout anodine et le fameux quartier de SoHo, à New-York, n'est pas pour rien dans la domination mondiale de l'art américain à partir des années 60. Cette connaissance de l'expressionnisme abstrait américain qu'a eu Kiefer s'ajoute à celle du premier expressionnisme allemand, celui d'artistes comme Franz Marc ou Ernst Ludwig Kirchner. Mais ici ce n'est pas la question des formats qui est en jeu, puisqu'ils sont tout à fait modestes. Ces artistes, pour la plupart allemands ou issus des pays

> Kiefer est de ceux des artistes dont l'œuvre, dans sa quasi-totalité, interroge cet innommable, son pourquoi et son comment.

nordiques, avaient opté pour une création fondée sur l'expression spontanée, privilégiant le contenu sur la (belle et bonne) forme, ceci en révolte contre l'art académique tel qu'il s'enseignait et se pratiquait encore. A visiter cette exposition, et quelles que puissent être les réserves émises par Kiefer quant à se voir enfermé dans des catégories, surgit cette appellation qui a couru dans les années 70 et 80 concernant un certain nombre d'artistes allemands plus ou moins installés à New-York, celle de «néo-expressionnisme». Concrètement, cela désigne un art de l'expression de soi, du ressenti du monde, voire de l'univers, art qui s'oppose à un art préalablement et longuement pensé, élaboré ou construit. Globalement, on peut considérer que les expressionnismes abstraits ou figuratifs témoignent d'une posture romantique où l'artiste se mesure à la démesure du monde ou même de l'univers. Un art où l'égo est l'épicentre. Les tableaux de Kiefer répondent directement à cela et plus précisément lorsque l'on y voit l'artiste couché, la nuit, au milieu d'un champ, à contempler des myriades d'étoiles.

On peut considérer que les expressionnismes abstraits ou figuratifs témoignent d'une posture romantique où l'artiste se mesure à la démesure du monde ou même de l'univers. Un art où l'égo est l'épicentre. Les tableaux de Kiefer répondent directement à cela et plus précisément lorsque l'on y voit l'artiste couché, la nuit, au milieu d'un champ, à contempler des myriades d'étoiles.

«Bonjour tristesse»

Le titre de ce premier roman de Françoise Sagan convient fort bien à



▲ *Champs labourés, atelier Anselm Kiefer*



▲ Resurrexit*, 1973, Sanders Collection, Amsterdam © Atelier Anselm Kiefer*

l'œuvre de Kiefer, tant dans ce qui relève de la peinture, que dans ce qui fait partie des objets et constructions présentés sous vitrines, et que dans la collection des livres d'artiste ou encore avec l'installation réalisée sans cette exposition parisienne. Si l'on ne parle que des tableaux qui constituent l'essentiel de l'exposition, il y a indéniablement en ceux-ci et en raison de leurs immenses formats une dimension immersive: ils enveloppent, avalent, écrasent le visiteur dans l'univers figuré par Kiefer, un univers indéniablement post-apocalyptique et accablant de tristesse: champs de ruines, bâtiments délabrés typiques de l'architecture grandiloquente du régime nazi (et au-delà de celui-ci cela concerne quasiment tous les régimes totalitaires de l'Europe de l'entre-deux-guerres qui se sont dotés de ce type d'architecture). Et lorsque les œuvres figurent des champs labourés, immenses eux aussi, ces champs montrent une terre brûlée, stérile pour des décennies, et on ne peut que les relier littéralement à la pratique de la terre brûlée effectuée par les armées allemandes, notamment lors de la campagne de Russie, on ne peut que les relier au désastre physique et psychologique programmé partout où sont passées ces hordes allemandes. Car l'image des armes, des chars, des fusils est également omniprésente dans ces tableaux, les figures humaines sont parfois présentes le bras tendu selon le salut hitlérien. C'est donc bien la guerre qui est au cœur de l'œuvre et la hante, la guerre et le désespoir. A ce désespoir ambiant contribuent symboliquement les perspectives, par exemple celle induites lors de la représentation des champs labourés: avec leurs sillons parallèles qui, s'éloignant du spectateur, se resserrent peu à peu jusqu'au point de fuite tel qu'il est défini par les règles usuelles des artifices de la perspective. Ce point de fuite sous-entend le lieu de la fin: là où les lignes se rejoignent en ce point fictif, se finit le monde visible, le monde connu. Et dans le contexte d'une telle œuvre, il est difficile de ne point ressentir cela

comme un terrible ajout au désespoir ambiant: point de fuite, fin du visible, fin de la connaissance, fin du monde et venue du temps de l'apocalypse. De tels symboles, plus ou moins aisément interprétables hantent l'œuvre de Kiefer, œuvre certes expressionniste mais ô combien cultivée.

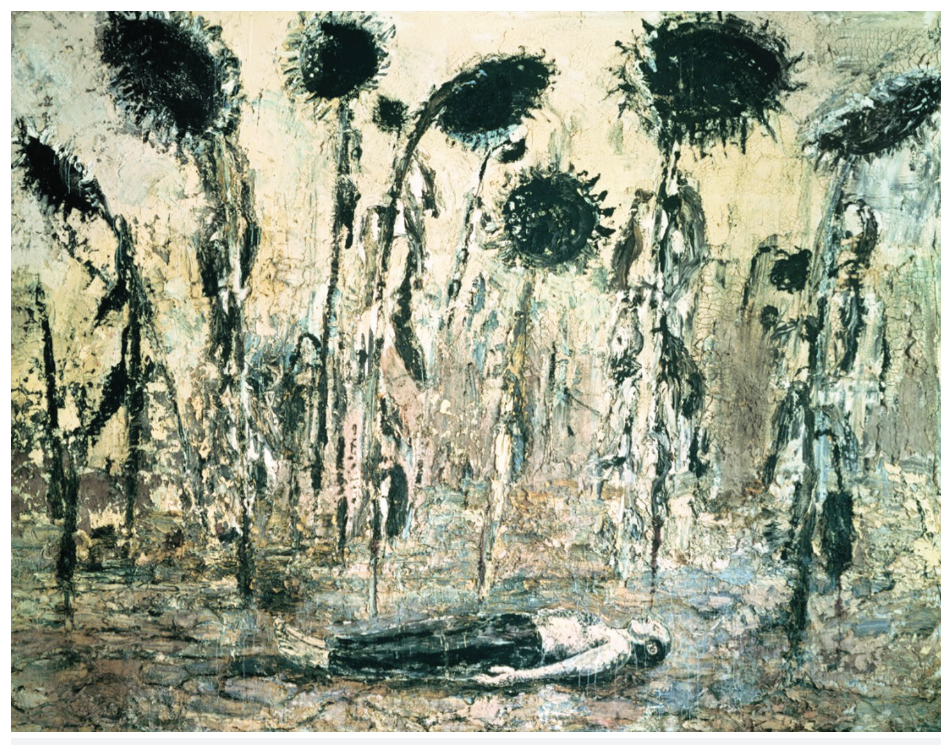
Kiefer, en tant que néo-expressionniste, œuvre peut-être selon le régime de la spontanéité et de la réactivité mais aussi sur la base d'une riche culture interrogative de l'art, de l'homme et plus globalement de ce que nous appelons le monde.

Tristesse encore de ces bâtiments gigantesques, de ces champs où plus rien ne semble plus jamais pouvoir fleurir, de ces lieux comme l'un des ateliers de Kiefer, avec pour seul habitant le serpent, symbole biblique de la faute originelle. Tristesse également de ces livres énormes où la page est souvent de plomb, livres sombres rendus impraticables et illisibles: après cette guerre savoir et connaissance sont devenus inaccessibles (destructions et autodafés), perdus et vains. Le livre, chez Kiefer est aussi lié à sa proximité de certains auteurs, pas des moindres, car Kiefer est bien davantage qu'un «simple peintre», et parmi ces auteurs dont il s'est emparé, qu'il a interrogés, qui apparaissent peu ou prou dans son œuvre, on trouve par exemple Paul Celan, Céline, Barthes, Genet, Ingeborg Bachmann. Cela signifie bien que Kiefer, en tant que néo-expressionniste, œuvre peut-être selon le régime de la spontanéité et de la réactivité mais aussi sur la base d'une riche culture interrogative de l'art, de l'homme et plus globalement de ce que nous appelons le monde.

Tristesse donc de ces œuvres immenses où la peinture est davantage que cette lourde et épaisse matière, une glaise



▲ Ouroboros*, 2014, d'Anselm Kiefer. Photo Georges Poncet*



▲ Les Ordres de la nuit*, 1996, d'Anselm Kiefer.Photo: Atelier Anselm Kiefer*

primaire peut-être, dans l'épaisseur de laquelle s'ajoutent fréquemment des végétaux desséchés, jusqu'à des tournesols entiers. Aux camaïeux terreux des champs arides ou des bâtiments abandonnés s'ajoutent donc ces teintes noirâtres des végétaux morts, noirâtres ou brulés? La couleur, chez Kiefer, a disparu, comme calcinée, comme sont les sites bombardés et incendiés, la couleur est celle de la cendre.

....

Un court poème de Hwang Ji-u, «Mont Massu, arrow-root sur pente 2», me semble coïncider avec la peinture de Kiefer, redire que l'abominable, l'horreur indicible, la haine, sont finalement universels en termes d'humanité. La Corée a, peu ou prou, connu un sort proche de celui de l'Allemagne: une longue et féroce occupation japonaise (40 ans), avant d'être en grande partie détruite par la guerre américano-soviétique, puis divisée, elle aussi, en deux pays distincts avant de subir les exterminations et les sévices d'une terrible dictature militaire.

· va
· ici, ne sème plus de graines
· ici, ne fais plus de petits
· ici, n'enterre plus personne
· ne chante plus, ô terre stérilisée
· on n'entend plus le chant d'insectes
· alors, ne pleure plus, et sans pleurer
· va-t-en, abandonne la terre brûlée

....

Les œuvres sous vitrines, réalisées par Kiefer, relèvent de l'assemblage où des objets d'usage courant s'associent par exemple à des végétaux séchés, sont couverts de poussière ou en émergent. Objets fonctionnels et utilitaires devenus vains, issus d'une époque révolue, celle de l'apogée de l'ère industrielle, d'une mémoire dans laquelle ils ont perdu leur sens, ce dont il est ici question, c'est-à-dire cette guerre, fut en effet une perte de sens, un absolu non-sens. Installations sous vitrines, objets anesthétiques, bruts, déchets et témoignages

cauchemardesques de ce temps qui hante l'œuvre de Kiefer.

> Si l'iconographie de Kiefer montre armes et autres engins de destruction, bâtiments ruinés, terres stériles, elle est avant tout d'une validité universelle et au-delà de cette Seconde Guerre mondiale, elle parle de ce que peuvent avoir commis ou commettront malheureusement encore et toujours les hommes, telle étant leur nature.

Un printemps enfin?

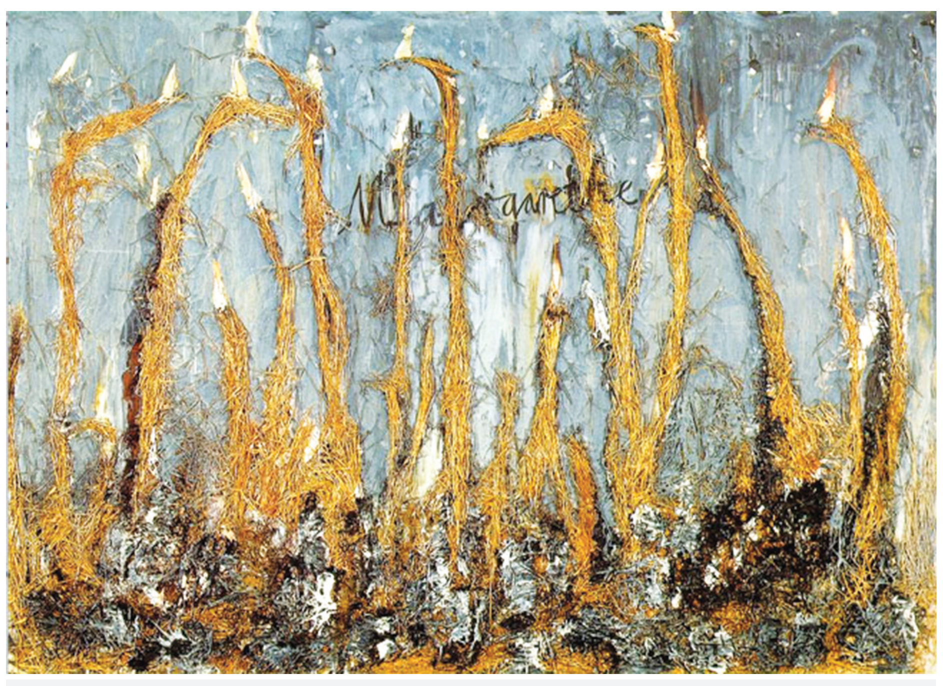
Ce n'est qu'à la fin du parcours de visite qu'une de ces vastes salles d'exposition apportait quelque chose de l'ordre de la résurrection, comme si Kiefer, enfin, était sorti de cette interminable période d'accablement et de désespoir causée par les désastres de la guerre. Enfin les champs (re)fleurissent, un printemps se fait jour et comme après chaque catastrophe naturelle ou causée par l'homme, la vie reprend, et reste la mémoire qu'efface le temps.

Au-delà de la peinture

Si l'essentiel du propos de Kiefer se situe dans l'œuvre picturale, les livres, les installations, ont davantage qu'un rôle accessoire. Il y a lieu de rappeler qu'il fut invité à Monumenta, en 2007, en cette manifestation très institutionnelle où sont présentées les œuvres réalisées in situ par les artistes officiels (Buren, Serra, Kapoor, Kabakov...). Lors de chaque manifestation, l'artiste invité a pour mission de réaliser une œuvre exceptionnelle en cet espace qu'est l'immense nef du Grand Palais. Kiefer y avait présenté une œuvre complexe bâtie spécifiquement et jouant entre construction et destruction; bref, une reconstitution de scènes de guerre, de ruines et de désastre. Dans un bâtiment (encore debout), une série de tableaux relevait de la série des champs. Cependant, si dans cette nef, la sortie du contexte traditionnel du White Cube (l'espace standardisé des galeries et musées d'art contemporain) avec les ruines fabriquées



▲ *Varus, 1971, d'Anselm Kiefer. Photo: Jochen Littkemann, Berlin*



▲ *Margarethe 1981 Huile, acrylique, émulsion et paille sur toile*

par Kiefer était plutôt convaincante, la force habituelle des grandes œuvres picturales était amoindrie par cette cohabitation entre réel et figuré, entre la ruine construite, donc artificielle, et ce que présente-représente le tableau; ceci d'autant plus que malgré la force de ce qui touchait à l'architectural, l'œuvre était perceptible comme étant fictionnelle. Et le visiteur ne pouvait guère y percevoir une «vraie» ruine mais plutôt un décor de cinéma ou de théâtre. Pour autant, d'autres constructions effectuées par Kiefer soutiennent son propos dans sa globalité: fausses ruines post industrielles, bâtiments désaffectés. Ainsi en est-il de la construction (praticable) présentée au Centre Pompidou dans le puits central.

Une œuvre engagée?

Peut-on parler d'une œuvre engagée, en termes sartriens par exemple? Probablement n'y a-t-il pas de réponse claire: le propos majeur porte sur la guerre, la destruction et ce qu'il prend en charge est déjà en soi un engagement, celui de ne point oublier. Si l'iconographie de Kiefer montre armes et autres engins de destruction, bâtiments ruinés, terres stériles, elle est avant tout d'une validité universelle et au-delà de cette Seconde Guerre mondiale, elle parle de ce que peuvent avoir commis ou commettront malheureusement encore et toujours les hommes, telle étant leur nature. Kiefer: une œuvre contre l'oubli qui pour autant n'empêchera que cela se reproduise, ailleurs, autrement et n'empêche que cela se soit reproduit.

L'exposition Kiefer montrait bien autre chose que ce qui souvent correspond à l'attente du visiteur du musée: du distractif, du beau, de l'enchantement et le cas échéant de la connaissance. Ici l'œuvre véhicule violence, désespoir, tristesse et culpabilité: expiation de ce que l'auteur lui-même n'a pas commis mais que les siens ont commis: sentiment d'appartenance à l'humanité, volonté de regarder cette sinistre réalité en face.

L'exposition organisée par cette grande usine culturelle qu'est le Centre Pompidou, a été accompagnée de bon nombre de publications circonstancielles ou d'ouvrages plus analytiques, ce qui peut-être l'opportunité de mieux connaître un immense artiste qui fut mal compris et perçu par une certaine critique d'art américaine, peut être parce qu'il figurait ce qui avait été décrété définitivement irreprésentable. ■

La voix de l'histoire dans les cimetières de Téhéran

Roshanak Dânâei

Flâner dans les cimetières peut parfois s'apparenter à un voyage dans l'Histoire. On peut également y rencontrer des personnalités célèbres, dont le nom rappelle certains grands événements historiques. Téhéran abrite plusieurs cimetières qui sont le lieu de repos de personnages connus de différentes époques de l'Iran, dont le cimetière des Polonais, ainsi que les cimetières Zahir-od-Dowleh,Ibn-e Bâbevayh, Mesgar Abâd, et Behesht Zahrâ. En s'y promenant, on peut revivre certains événements de l'histoire iranienne dont la venue des Polonais en Iran durant la Seconde Guerre mondiale, la Révolution constitutionnelle de 1906, le combat des militants communistes du parti Toudeh, ou encore l'avènement de différents courants artistiques.

Le cimetière des Polonais

En 1983, le metteur en scène iranien Khosrow Sinaï réalise un film documentaire intitulé *Requiem perdu* au sujet de l'immigration de 300 000 Polonais en Iran lors de la Seconde Guerre mondiale. Pour réaliser ce film, il utilise des archives filmées de la Seconde Guerre mondiale ainsi que des entretiens avec les survivants de cette époque. Malheureusement, ce film ne sortit jamais en salle en Iran. Il a néanmoins été projeté en 2007 au sein d'une université polonaise, suite à quoi Khosrow Sinaï reçut la croix du Mérite des mains du président de la Pologne lors de la cérémonie de clôture d'un festival polonais de films en 2008. Cette croix lui a été décernée pour son travail en vue de présenter l'histoire des souffrances endurées par les Polonais pendant la Seconde Guerre mondiale.



▲ *Affiche du film documentaire intitulé Requiem perdu réalisé par Khosrow Sinaï*

Requiem perdu nous conduit ainsi à mieux comprendre l'étendue de la violence subie par ce peuple durant la Seconde Guerre mondiale. Le cimetière polonais de Téhéran donne ainsi à voir une partie de cette histoire tragique; lieu où sont enterrés de nombreux Polonais ayant dû fuir leur patrie à cette époque et s'étant établis en Iran.

Les longues herbes entourant les tombes donnent à première vue l'impression d'un cimetière laissé à l'abandon. Il abrite également les tombes de Russes, Français, Italiens venus à la même époque, ainsi que de chrétiens iraniens. Une croix ou encore des représentations de la Vierge figurent sur de nombreuses tombes.

La partie la plus importante du cimetière est la section où se trouvent 240 pierres tombales de la même forme et qui appartiennent à des Polonais réfugiés en Iran y ayant vécu dans les années 42-43 et décédés à la suite de la pauvreté, de la faim ou de la maladie. Certains étaient des enfants. A la suite de la chute de Varsovie prise par l'armée allemande en

1939, la Pologne est répartie entre la Russie et l'Allemagne par le pacte germano-soviétique signé entre Hitler et Staline. Des centaines de milliers de Polonais sont alors envoyés dans des camps de travaux forcés en Sibérie, et beaucoup choisissent l'exil. En 1941, Hitler rompt le pacte et entre en guerre contre l'Union soviétique. Les Alliés font alors sortir des Polonais de l'Union soviétique afin de les acheminer vers les champs de bataille. Le premier arrêt de certains de ces réfugiés est la ville de Bandar Anzali, en Iran. Durant deux ans, des milliers de Polonais réfugiés se rendent de Bandar Anzali vers des villes comme Téhéran, Ispahan et Ahvâz, et sont logés dans des camps. Mais des maladies comme que le typhus ainsi que l'affaiblissement causé par la famine subie en Sibérie font succomber un grand nombre de ces réfugiés de tous âges. A part certains d'entre eux qui restent en Iran pour des raisons telles que le mariage, les autres quittent rapidement le pays. Dans le film *Requiem perdu*, on rencontre ces survivants qui évoquent leurs souvenirs de cette époque. La majorité voit alors l'Iran comme un pays paradisiaque, avec des habitants très chaleureux et hospitaliers qui s'efforcent de subvenir à leurs besoins en nourriture et en vêtements. A côté des tombes des Polonais se trouvent une statue commémorative et une pierre où figure un aigle, symbole de la République de Pologne. On peut aussi y lire: «En souvenir des patriotes polonais qui, sur le chemin du retour vers leur patrie, reposent pour toujours ici, sous l'ombre de Dieu».

Dans cet ancien cimetière se trouvent également les tombes de figures connues de l'histoire de l'Iran, dont la tombe du

La partie la plus importante du cimetière est la section où se trouvent 240 pierres tombales de la même forme et qui appartiennent à des Polonais réfugiés en Iran y ayant vécu dans les années 42-43 et décédés à la suite de la pauvreté, de la faim ou de la maladie.



▲ *240 pierres tombales appartenant à des Polonais réfugiés en Iran*

docteur Cloqué, médecin français de Mohammad Shâh Qâdjâr. On raconte que Monsieur Cloqué était un jeune homme de trente ans d'une grande intelligence, qui apprit rapidement la langue persane. Il demeura neuf ans à la cour après la mort de Mohammad Shâh, et continua son travail en tant que médecin de Nâssereddin Shâh. Il se maria avec une jeune fille arménienne et mourut peu de temps après son mariage, dans des circonstances qui demeurent troubles – il aurait pris du poison pour du vin, qu'il aurait bu. Il est enterré dans un mausolée en briques.

La partie la plus impressionnante de cet ancien cimetière est sans doute la tombe de 26 mineurs et ingénieurs italiens qui travaillaient en Iran entre les années 1936 et 1943, et qui ont été enterrés



▲ *Statue commémorative et une pierre où figure un aigle, symbole de la République de Pologne. Photo: Samirâ Monfared*



▲ *Tombe du docteur Cloqué. Photo: Samirâ Monfared*

verticalement dans un caveau de ce cimetière. Son architecture est telle qu'en y pénétrant, on est entouré de morts debout.

Au cœur du cimetière se situe également la tombe d'un soldat inconnu de la Seconde Guerre mondiale, au-dessus de laquelle figure une étoile rouge.

Antoin Sevruguin, photographe né à Téhéran et dont le père était orientaliste et diplomate de l'ambassade de Russie à Téhéran, repose aussi dans ce cimetière. En 1870, il est introduit à la cour de Mozafareddin Mirzâ à Tabriz, qui lui décerne le titre de «Khân». Peu de temps après, il se rend à Téhéran, se marie avec une jeune fille arménienne, et crée un studio de photographie dans la rue Ala'od-Dowleh (aujourd'hui connu sous le nom de rue Ferdowsi). A l'époque du règne de Mohammad Ali Shâh, comme il était constitutionnaliste, une bombe est déposée à proximité de chez lui et une grande partie de son travail, dont un grand nombre de photos prises à l'époque qâdjâre, est détruite. Malheureusement, lors du règne de Rezâ Khân Pahlavi, près de 2000 plaques



▲ *Tombe de 26 mineurs et ingénieurs italiens enterrés verticalement dans un caveau de ce cimetière.*



▲ *Antoin Sevruguin repose dans ce cimetière. Photo: Samirâ Monfared*



▲ *Tombe d'un soldat inconnu de la Seconde Guerre mondiale*

Antoin Sevruguin, photographe né à Téhéran et dont le père était orientaliste et diplomate de l'ambassade de Russie à Téhéran, repose aussi dans le cimetière des Polonais. En 1870, il est introduit à la cour de Mozafareddin Mirzâ à Tabriz, qui lui décerne le titre de «Khân».

photographiques lui appartenant sont également saisies; ce qui porte un coup très dur à cet artiste qui perd ainsi le résultat de plusieurs décennies de travail. Il meurt en 1933 des suites d'un problème rénal, et est enterré dans le cimetière des Polonais.



▲ *Tombe de Minâ Khosh Taria, princesse géorgienne.*
Photo: Samirâ Monfared

Le cimetière Zahir-od-Dowleh, qui se situe entre les ruelles du quartier téhéranais de Shemirân, a été fondé par Monsieur Zahir-od-Dowleh, le gendre de Nâsseredin Shâh Qâdjâr, qui le consacra au début aux artistes et aux disciples de Safi Ali Shâh. Cet homme, qui était lui-même adepte du soufisme, repose en son sein.

Une autre tombe célèbre de ce cimetière est celle de Minâ Khosh Taria, une princesse géorgienne, qui mourut des suites d'une apoplexie à l'âge de 42 ans à Téhéran, alors qu'elle était venue en Iran avec son mari investisseur pour faire du commerce. Sa tombe est surplombée d'un beau mausolée.

Parmi les autres personnes connues enterrées dans ce cimetière, on peut citer le Général Dubrofsky, décédé en janvier 1898 ou encore le docteur Tholozan, qui fut le médecin de Nâssereddin Shâh.

Le cimetière Zahir-od-Dowleh

Le cimetière Zahir-od-Dowleh, qui se situe entre les ruelles du quartier téhéranais de Shemirân, a été fondé par Monsieur Zahir-od-Dowleh, le gendre de Nâsseredin Shâh Qâdjâr, qui le consacra au début aux artistes et aux disciples de Safi Ali Shâh. Cet homme, qui était lui-même adepte du soufisme, repose en son sein. De nombreuses personnalités y sont également enterrées, dont le grand poète Malek-ol-Shoarâ-ye Bahâr, qui est à côté du célèbre poète et traducteur Gholâm Rezâ Rashid-Yâsemi, ou encore un prince qâdjâr.

Ce cimetière est également le lieu de repos du célèbre musicien iranien Rouhollah Khâleghi, connu pour avoir magnifiquement joué avec son violon l'hymne «Ô Iran».

Le poète de la douleur et de l'épreuve Rahi Mo'ayyeri, également connu sous les pseudonymes littéraires de *Goushegir* (reclus) et *Haqqgou* (celui qui dit la vérité), y est aussi enterré .

On peut également y voir une tombe isolée dont la pierre fendue attire



▲ *Tombe de Forough Farrokhzâd, une célèbre poétesse iranienne, cimetière Zahir-od-Dowleh*

l'attention. Elle appartient à un membre de la famille de Sâdegh Hedâyat, Mehdi Gholi Khân Hedâyat, un poète soufi qui fut condamné par un tribunal du fait de sa pratique du soufisme.

Ce cimetière comprend aussi, comme nous l'avons évoqué, des tombes d'adeptes de Safi Ali Shâh. Le sigle de la hache et de chaînes figurant sur ces tombes est celui des soufis de cette école mystique.



▲ *Tombe du célèbre musicien iranien Rouhollah Khâleghi, cimetière Zahir-od-Dowleh*

Enfin, le visiteur pourra se rendre sur la tombe de Forough Farrokhzâd, une célèbre poétesse iranienne. Au-dessus de sa tombe sont suspendues plusieurs lampes, en allusion à son poème: «*Bon ami! Si vous venez chez moi, apportez-moi une lampe, et une fenêtre, par laquelle je puisse regarder la rue bondée et heureuse.*»

Le cimetière Ibn-e Bâbevayh

Le cimetière Ibn-e Bâbevayh est également un lieu historique important où reposent de nombreuses personnalités célèbres ainsi que de grands érudits iraniens. Il tire son nom de celui du fameux théologien iranien chiite Mohammad Ibn-e Bâbevayh, surnommé Sheikh Sadough, qui est lui-même enterré dans ce cimetière. La construction de ce cimetière remonte à 200 ans. Il est situé à Rey, au sud de Téhéran, sur un terrain de 10 hectares. Rey est une ville antique



▲ *Tombe du poète Rahi Mo'ayyeri, cimetière Zahir-od-Dowleh*



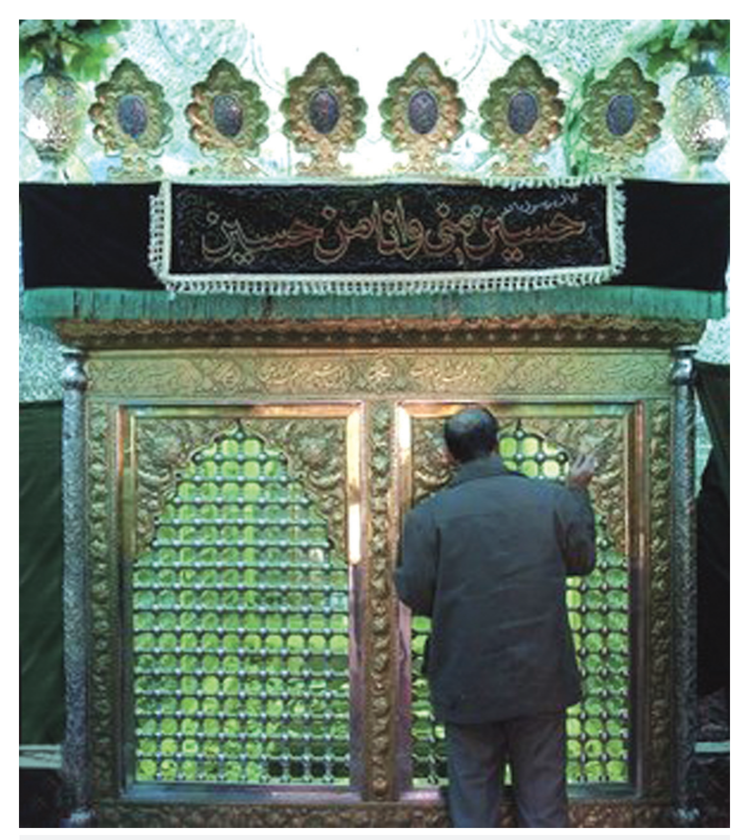
▲ *Tombe du grand poète Malek-ol-Shoarâ-ye Bahâr, cimetière Zahir-od-Dowleh*

dont la formation remonterait à l'époque des Aryens. Le nom de cette ville figure aussi dans les mythes iraniens, et elle était la plus grande ville mède. On lit également dans l'Avesta que Rey fut la 13ème ville construite dans le monde, et qu'elle était peuplée dès 3000 ans av. J.-C. Avant le règne de Nâsseredin Shâh Qâdjâr au XIXe siècle, le cimetière Ibn-e Bâbevayh n'était qu'un vaste jardin oublié. Cependant, à la suite de la découverte d'un corps non décomposé dans une crypte près du jardin et d'une pierre dans cette même crypte révélant que le corps appartenait à Sheikh Sadough décédé il y a près de neuf siècles, un mausolée y fut érigé pour devenir peu à peu un lieu de pèlerinage. Selon les documents historiques, dès l'époque des Samanides, un mausolée aurait été construit au-dessus de la tombe de Sheikh Sadough; cependant, il a été détruit à la suite d'une inondation survenue à Rey. Après la reconstruction, il fut de nouveau détruit à plusieurs reprises à la suite des invasions mongoles, des guerres de l'époque des Khorezmiens et Timourides, ainsi que de plusieurs catastrophes naturelles, jusqu'à se retrouver entièrement enseveli. Après la reconstruction du mausolée à l'époque qâdjâre, plusieurs personnalités ont été enterrées à ses côtés dont des poètes, des hommes religieux, des hommes politiques, des hommes de lettres, etc.; et c'est ainsi que ce cimetière a peu à peu été créé.

Le cimetière Ibn-e Bâbevayh est également un lieu historique important où reposent de nombreuses personnalités célèbres ainsi que de grands érudits iraniens. Il tire son nom de celui du fameux théologien iranien chiite Mohammad Ibn-e Bâbevayh, surnommé Sheikh Sadough, qui est lui-même enterré dans ce cimetière.

A proximité du mausolée de Sheikh Sadough se trouve celui de Abol-Hassan Jelveh, philosophe et savant du XIXe siècle. Construit par Mirzâ Ahmad Khân Badr Nasir-od-Doleh et Shâhzâdeh Soltân Mirzâ Nayyer-od-Doleh, ce mausolée était d'abord constitué d'un iwan qui était un espace vouté; mais ce monument originel a été depuis détruit pour être remplacé par un mausolée à huit colonnes ressemblant à celui de Hâfez à Shirâz. A quelques mètres de ce mausolée se trouvent les tombeaux d'élèves connus d'Abolhassan Jelveh dont Mohammad Tâher Tonkâboni et Sheikh Mohammad Taghi Amoli.

Le cimetière Ibn-e Bâbevayh abrite aussi la tombe de Rajab'Ali Khayyât (1884-1961), un homme détaché du monde célèbre pour sa simplicité et sa piété. Son vrai nom était Rajab Ali Nekougouyân. Il est surnommé *Khayyât* car jusqu'à la fin de sa vie, il a habité dans un domicile modeste à côté du petit magasin de couture (*khayyâti*) que son père lui avait laissé en héritage après sa



▲ *Mausolée de Mohammad Ibn-e Bâbevayh, surnommé Sheikh Sadough, cimetière Ibn-e Bâbevayh*



▲ *Mausolée de Abol-Hassan Jelveh, philosophe et savant du XIXe siècle, cimetière Ibn-e Bâbevayh*



▲ *Tombe de Rajab 'Ali Nekougouyân surnommé* Khayyât*, cimetière Ibn-e Bâbevayh*

mort alors qu'il n'avait que douze ans. Sa tombe est située dans le tombeau familial de la famille Sepâsgozâr. Pour respecter la volonté de Rajab Ali Khayyât, on a changé l'écriture du fronton du mausolée où on peut lire: "Tombeau du bon serviteur de Dieu, Rajab Ali Nekougouyân (Khayyât)". Sa tombe se trouve au milieu d'une petite pièce recouverte de tapis. La pierre tombale est couverte d'une étoffe verte, sur laquelle est disposée une photo de Rajab Ali Khayyât. Il est décédé en 1961, à l'âge de 79 ans.

Dans ce même cimetière, on peut également voir le tombeau de Sheikh Mohammad Hossein Zâhed. Ce professeur d'éthique forma de nombreux élèves dont plusieurs sont aujourd'hui de grands professeurs. Sheikh Zâhed avait quarante ans lorsqu'il décida d'apprendre les sciences et l'éthique. Il fut d'abord vendeur de pétrole, et un jour, alors qu'il passait avec sa charrette devant la mosquée Jâme' de Téhéran où se tenaient les cours de l'Ayatollah Ali Mofasser, il décida d'y participer pour apprendre les sciences religieuses, et devint ainsi un érudit, ainsi que l'un des meilleurs enseignants de la langue arabe. Sa pierre tombale est placée sous un verre carré sur lequel se trouvent un Coran, un chandelier, des fleurs et une photo.

A un autre endroit de ce même cimetière est enterré Rahim Mo'azen Zâdeh Ardebili (1925-2005), célèbre muezzin iranien, qui est enterré à côté de son père également muezzin. On dit que la pratique de l'appel à la prière remonte à 150 ans dans leur famille; c'est pourquoi, leur nom de Mo'azen Zâdeh signifie «être né muezzin». Rahim Mo'azen Zâdeh est mort d'un cancer à l'âge de 80 ans, en 2005.

Le tombeau du grand lutteur iranien

Gholâmrezâ Takhti (1930-1967) se situe également dans le cimetière Ibn-e Bâbevayh. C'est un tombeau de construction récente qui a un aspect plus moderne que les autres et dont la pierre est placée sous un verre. On peut y trouver également une biographie de Gholâmreza Takhti ainsi que certaines médailles qu'il a gagnées. Durant sa vie, Takhti a participé à de nombreuses épreuves de lutte aux Jeux olympiques et était connu comme l'un des sportifs les plus médaillés. En Iran, c'était aussi un athlète populaire du fait de sa générosité et de son bon caractère. Il décéda à l'âge de 37 ans; la cause de sa mort demeure inconnue.

Dans ce même cimetière, le tombeau familial de la famille Dehkhodâ est situé à quelques mètres de la tombe de Rajab'Ali Khayyât. Le membre le plus connu de cette famille est Ali Akbar Dehkhodâ, linguiste et auteur du fameux dictionnaire Dehkhodâ qui est le dictionnaire le plus complet de la langue persane. Dehkhodâ décéda à son domicile à Téhéran, en 1956, alors qu'il avait 77 ans. Après sa mort, sa maison fut transformée en une école primaire ayant

Parmi les tombes du cimetière d'Ibn-e Bâbevayh, citons aussi celle du poète Mirzâdeh-ye Eshghi qui est dotée d'une architecture particulière. Sur la pierre tombale sont gravés certains de ses poèmes ainsi que sa photo. Seyyed Mohammad Rezâ Kordestâni, surnommé Mirzâdeh-ye Eshghi, est né à Hamadân en 1894. Il était poète à l'époque de la Révolution constitutionnelle, ainsi qu'écrivain et journaliste publiant des articles et poèmes abordant des sujets patriotiques dans les journaux de l'époque.

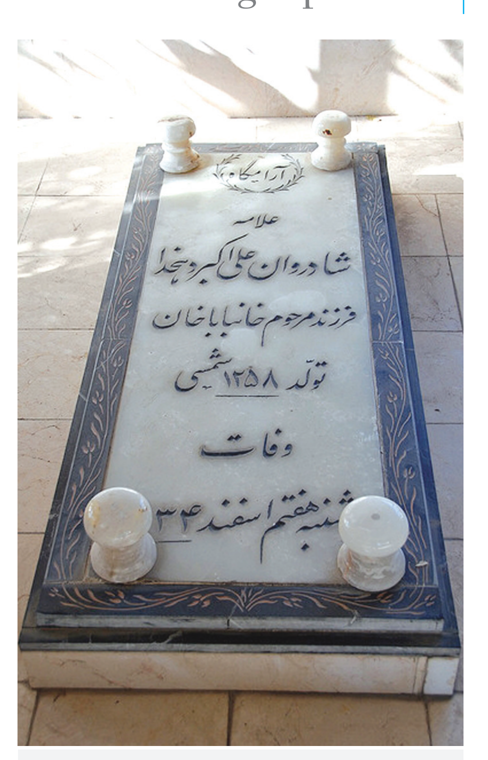


▲ *Tombe de Rahim Mo'azen Zâdeh Ardebili (1925-2005), célèbre muezzin iranien*

porté son nom pendant des années.

A l'ouest du mausolée de Sheikh Sadough se trouve le tombeau familial de la famille Foroughi. Le membre le plus connu de cette famille y étant enterré est Mohammad Ali Foroughi, qui fut premier ministre à l'époque pahlavi. Il repose à côté de son père Mohammad Ali Foroughi, homme de lettres de l'époque qâdjâre. Mohammad Ali Foroughi était également homme de lettres, traducteur, journaliste, homme politique et diplomate. Il a écrit et traduit de nombreux ouvrages dans différents domaines dont la philosophie, l'histoire, et le droit. Y repose également Mohsen Foroughi, fils de Mohammad Ali Foroughi, qui était un célèbre architecte iranien. Il est aussi connu en tant que l'un des fondateurs de la discipline de l'architecture à la faculté des Beaux-Arts de l'université de Téhéran, et y a enseigné durant quinze ans.

Dans le cimetière Ibn-e Bâbevayh, le tombeau familial de la famille Dehkhodâ est situé à quelques mètres de la tombe de Rajab'Ali Khayyât. Le membre le plus connu de cette famille est Ali Akbar Dehkhodâ, linguiste et auteur du fameux dictionnaire Dehkhodâ qui est le dictionnaire le plus complet de la langue persane.



▲ *Tombe d'Ali Akbar Dehkhodâ, cimetière Ibn-e Bâbevayh*

Parmi les tombes du cimetière d'Ibn-e Bâbevayh, citons aussi celle du poète Mirzâdeh-ye Eshghi qui est dotée d'une architecture particulière. Sur la pierre tombale sont gravés certains de ses poèmes ainsi que sa photo. Seyyed Mohammad Rezâ Kordestâni, surnommé Mirzâdeh-ye Eshghi, est né à Hamadân en 1894. Il était poète à l'époque de la Révolution constitutionnelle, ainsi qu'écrivain et journaliste publiant des articles et poèmes abordant des sujets patriotiques dans les journaux de l'époque. Il s'opposa à Rezâ Khân, premier ministre à l'époque, et s'exprima toujours sans réserve et de façon très franche. Il fut finalement assassiné par deux inconnus en 1924, alors qu'il n'avait que trente ans.

D'autres personnalités célèbres sont enterrées dans le cimetière Ibn-e Bâbevayh, dont Roshanak No'doust, fondatrice de l'association Peyk-e Sa'adat-e Nesvân (Message du bonheur des femmes) en 1921 et créatrice d'un magazine du même nom en 1927; Abolghasem Pâyandeh (1913-1984), auteur, traducteur et journaliste iranien qui maîtrisait les langues arabe, anglaise et française; Hossein Behzâd (1894-1968), célèbre peintre et miniaturiste



▲ *Tombeau du grand lutteur iranien Gholâmrezâ Takhti (1930-1967), cimetière Ibn-e Bâbevayh.*

iranien; Fâtemeh Sayyâh (1902-1947), fondatrice de la littérature comparée en Iran; Abbâs Yamini Sharif (1919-1989), auteur et traducteur iranien renommé dans le domaine de la littérature enfantine, etc.

Le cimetière Mesgarâbâd

Le cimetière Mesgarâbâd était situé au nord de l'avenue Khâvaran. Il a aujourd'hui été transformé en parc connu sous le nom de Fadâ'iân-e Eslâm. A l'époque qâdjâre, les cimetières de Téhéran étaient mal entretenus et la plupart des habitants de Téhéran inhumaient leurs défunts dans la cour de leurs domiciles. Avec l'arrivée au pouvoir de Rezâ Khân et le début de l'époque pahlavi, l'inhumation des morts dans les jardins privés fut interdite. Sur ordre de Rezâ Khân, le cimetière Mesgarâbad fut créé; c'était le premier cimetière moderne de Téhéran et le seul de l'époque qui était asphalté et orné de fleurs et d'arbres. Ce cimetière fut bientôt plein. C'est pour répondre à ce manque de place que le cimetière Behest Zahrâ fut ouvert, pour devenir peu à peu le plus grand cimetière d'Iran. Après sa création, le cimetière Mesgarâbâd tomba peu à peu dans l'oubli, d'où sa transformation en parc. Ce cimetière a également été témoin d'événements historiques importants: Navvâb Safavi, fondateur du mouvement

A l'époque qâdjâre, les cimetières de Téhéran étaient mal entretenus et la plupart des habitants de Téhéran inhumaient leurs défunts dans la cour de leurs domiciles. Avec l'arrivée au pouvoir de Rezâ Khân et le début de l'époque pahlavi, l'inhumation des morts dans les jardins privés fut interdite. Sur ordre de Rezâ Khân, le cimetière Mesgarâbad fut créé.

Fedâyin-e Eslâm, y fut enterré, ainsi que les personnes ayant trouvé la mort dans l'opération Ajax ou encore des membres du parti communiste iranien Toudeh. Aujourd'hui encore, on peut voir au pied des murs du parc deux pierres tombales appartenant à deux officiers membres du parti Toudeh qui furent fusillés: le capitaine Mostafâ Bayâti et le commandant Gholâm Hossein Mohebbi.

Dans la culture iranienne, rendre hommage aux défunts, surtout le premier jour du nouvel an exprime une sorte d'équilibre dans la vie; il exprime cette vérité selon laquelle la joie et le chagrin existent toujours côte à côte et que même dans les moments heureux, il ne faut pas ignorer le chagrin, la séparation ainsi que la renonciation au monde et à ses biens.

Le cimetière Behesht Zahrâ

Le cimetière Behesht Zahrâ (Paradis de Zahrâ), le plus grand cimetière de l'Iran, a été construit en 1970 sur 314 hectares dans la banlieue sud de Téhéran. Il était prévu que ce cimetière ait la capacité d'accueillir les corps des défunts de la capitale pendant 25 ans. En 1997, un terrain de 110 hectares a été adjoint à ce cimetière. La dernière phase de l'agrandissement du cimetière a commencé en 2009, avec l'ajout d'un terrain de 160 hectares. Actuellement, près de 1 300 000 personnes y ont été enterrées. La première personne enterrée dans ce cimetière s'appelle Mohammad Taghi Khiâl, et était issue d'une famille de militaires.

Le cimetière Behesht Zahrâ est formé de plusieurs blocs. Le bloc 29 est consacré aux martyrs de la guerre Iran-Iraq, et dans le bloc 44 sont enterrés les soldats



▲*Les soldats inconnus de la guerre Iran-Iraq sont enterrés dans le bloc 44 du cimetière Behesht Zahrâ*

inconnus de cette guerre. Le bloc 33 est consacré aux combattants politiques, et le bloc 88 aux personnes célèbres. Le mausolée de l'Ayatollah Khomeiny est également situé à proximité de ce cimetière. Y sont enterrées des personnalités telles que le journaliste et poète iranien Khosrow Golsorkhi, l'écrivain Nâder Ebrâhimi, le grand musicien Bâbak Bayât, l'acteur populaire Khosrow Shakibâyi etc.

Le jour d'affluence est le jeudi, surtout le dernier jeudi de l'année, ainsi que le premier jour du Nouvel An iranien (*norouz*). C'est à ces occasions que les familles rendent visite à leurs défunts, viennent fleurir les tombes, les nettoyer, allument une bougie et distribuent de la nourriture par charité dans le cimetière.

Selon les croyances religieuses populaires, l'âme des défunts attend plus particulièrement les visites de leurs familles le jeudi (*pandj shanbeh* en persan) soir. Cette croyance trouve son origine dans l'Antiquité. Les Perses rendaient également hommage à leurs défunts lors de certaines occasions spéciales, dont le jour de *Pandjeh*. A l'époque antique, chaque mois comptait 30 jours et l'année 365. Les cinq derniers jours de l'année n'étaient donc pas pris en compte dans le nombre de mois, et on appelait ces derniers jours *pandji* («*pandj*» est le mot persan signifiant «cinq»). Durant l'un de ces cinq jours, les Perses se réunissaient sur le lieu de l'enterrement de leurs défunts, distribuaient de la nourriture et aspergeaient les tombes d'eau afin que l'âme des morts soit en paix. Après la venue de l'islam en Iran, ces pratiques prirent une forme islamique et aujourd'hui, le cimetière Behesht Zahrâ est témoin de la visite des Iraniens qui accomplissent ces actions avec quelques changements le dernier jeudi de l'année. En outre, dans la culture iranienne, rendre hommage aux défunts, surtout le premier jour du nouvel an exprime une sorte d'équilibre dans la vie; il exprime cette vérité selon laquelle la joie et le chagrin existent toujours côte à côte et que même dans les moments heureux, il ne faut pas ignorer le chagrin, la séparation ainsi que la renonciation au monde et à ses biens. Le fait de commencer la nouvelle année dans un cimetière et de rendre visite à ses défunts en ce jour signifie que les défunts restent bien vivants dans la mémoire de leurs descendants. ■



▲ *Les familles rendent visite à leurs défunts, viennent fleurir les tombes au dernier jeudi de l'année, ainsi que au premier jour du Nouvel An iranien*

Sitographie:

- http://biyataberavim.persianblog.ir/post/781/
- http://biyataberavim.persianblog.ir/post/762/
- http://isna.ir/fa/news/93070804687/
- http://www.aftabir.com/articles/view/art_culture/cultural_heritage/c5_1342463006p1.php/
- http://www.rahetudeh.com/index_down/yadbud/sangeghabr/afsaran3.html
- http://beheshtezahra.tehran.ir/Default.aspx?tabid=87#5142--
- http://tnews.ir/news/B02639053290.html

Les tribulations d'un écrivain voyageur pas comme les autres en Iran: Josef Schovanec

Elodie Bernard*

«Je viens de l'Autistan, cette contrée lointaine, en face de chez vous, où l'on fait de drôles de rencontres […] J'ai été brutalement projeté dans un monde qui n'était pas le mien.»

Eloge du voyage à l'usage des autistes et de ceux qui ne le sont pas assez commence par cette interrogation: *«Quand il est question de voyages, faut-il mentionner l'autisme ou pas? N'est-il pas contradictoire d'évoquer les kilomètres parcourus par ceux qui sont censés résider dans les bulles? Que pourraient les autistes apporter là où ils sont apparemment les moins doués, où, au mieux, on les tolère tel un fardeau?»* (page 7).

Des autistes voyageurs, personne n'y penserait. Contradictoire, dirait-on, comme le souligne Josef Schovanec dans son introduction. Apparemment, on ne les rencontrerait pas dans les restaurants branchés de Barcelone mais plutôt, bol de mendiant à la main, en moine errant de monastère en monastère dans l'Himalaya, ou dans une auberge, au fin fond d'une vallée chinoise. D'où l'originalité du regard de cet écrivain voyageur, Josef Schovanec.

Né en 1981, de parents tchèques, Josef Schovanec est presque tout le temps en voyage. Docteur en philosophie et en sciences sociales, à l'EHESS et à l'Université de Bucarest, il est un ancien élève de Sciences Po Paris. Philosophe, écrivain et voyageur, ce qui le distingue des autres personnes, c'est qu'«il vit avec» le syndrome d'Asperger. En d'autres termes, il est autiste dit «de haut niveau», avec une grande mémoire…

Pour celui dont le plus gros challenge au départ était d'adresser la parole à des inconnus, ne serait-ce que pour passer commande au restaurant, voyager se fait aujourd'hui avec aisance. En Iran par exemple, il se balade partout, dévorant la culture du pays et sa langue. On imagine très bien, à l'autre bout du monde, Josef Schovanec, avec sa personnalité originale et son sourire aux lèvres, déverser ses connaissances à un interlocuteur médusé, dans la langue du pays.

Son livre *Eloge du voyage à l'usage des autistes et de ceux qui ne le sont pas assez* se lit comme un jeu de piste, mêlant des interrogations sur «le voyage comme médicament et antidépresseur», sur les pays prétendument destinés aux autistes et des anecdotes pleines d'humour. C'est un chapelet de rencontres égrenées le long des routes du monde, de l'Iran à l'Ouzbékistan, en passant par Dublin et la Chine, par quelqu'un qui justement avait du mal à rencontrer les autres. Le voyage comme thérapie, qui sait? Malgré ces rencontres d'apparence, on perçoit aussi, entre les lignes, la solitude de l'auteur qui, admirateur d'Alexandra David Néel, cite le livre *Dieux et démons des solitudes tibétaines.* Comme un écho à sa propre solitude de voyageur et d'autiste. D'ailleurs, ce qu'il préfère, c'est se retrouver dans les terminaux des aéroports, seul et en pleine nuit. Un peu en marge du monde.

Josef Schovanec est l'auteur de plusieurs livres. Citons:

- *Je suis à l'Est!*, Plon, Paris, 2012 (traduit en espagnol)
- *Eloge du voyage à l'usage des autistes et de ceux qui ne le sont pas assez*, Plon, Paris, 2014
- *De l'amour en Austistan*, Plon, Paris, 2015
- *Comprendre l'autisme pour les nuls*, First, Paris, 2015, (co-auteur)

Définition:

Le syndrome d'Asperger est une forme d'autisme, sans déficience intellectuelle ni retard de langage, «une forme d'autisme de début un peu plus tardif» (Larousse).

Les personnes qui en souffrent font partie des autistes dits «de haut niveau». Ils présentent surtout des troubles relationnels typiques, ce qui affecte leurs interactions avec l'environnement et les autres. Ils peuvent également avoir développé beaucoup plus certaines compétences, par exemple des compétences de mémoire.

Ce syndrome a été décrit pour la première fois en 1943 par le pédiatre viennois Hans Asperger, puis revu en 1981 par la psychiatre Lorna Wing. Il est officiellement reconnu en 1994 par le DSM IV, le manuel de diagnostic américain, de l'association psychiatrique américaine.

-La définition donnée précédemment vous convient-elle? Donneriez-vous d'autres caractéristiques pour la définir plus exactement?

Merci pour ces rappels médicaux, qui sont fort justes. Pour ma part, plus simplement, je dirais que l'autisme est une autre manière d'être humain, qui concerne 1 % de la population, en Iran comme ailleurs. Le syndrome d'Asperger doit à mon avis avant tout être compris comme une étape d'apprentissage pour les personnes autistes. Aucun enfant autiste, quel que soit son profil, n'est perdu, n'est un cas désespéré. Tous les enfants peuvent apprendre et progresser. Les adultes aussi, bien que ce soit parfois plus compliqué.

-Vous n'avez été diagnostiqué qu'à l'âge de 22 ans. Vous êtes resté longtemps incompris des autres, et même, tabassé par vos camarades de classe, étant enfant. Quel diagnostic avait-on posé sur vous, quand vous étiez enfant ou adolescent? Avez-vous été soumis à des traitements médicamenteux?

Le «diagnostic» que l'on me posait le plus souvent était fait d'insultes. Et en effet, j'ai passé des années sous des traitements très lourds, que parfois en français, on appelle «camisole chimique», destinée à des fous violents. Mon cas n'est en rien isolé: souvent, quand on ignore l'autisme, la personne autiste finit dans des hôpitaux ou autres institutions où elle n'a rien à faire.

> Son livre *Eloge du voyage à l'usage des autistes et de ceux qui ne le sont pas assez* se lit comme un jeu de piste, mêlant des interrogations sur «le voyage comme médicament et antidépresseur», sur les pays prétendument destinés aux autistes et des anecdotes pleines d'humour. C'est un chapelet de rencontres égrenées le long des routes du monde, de l'Iran à l'Ouzbékistan, en passant par Dublin et la Chine, par quelqu'un qui justement avait du mal à rencontrer les autres.

-Vous voyagez beaucoup aujourd'hui. Quel a été le déclenchement du premier voyage? Et où était-il? Cela n'a sûrement pas été



facile au début de partir. Quelle a été la réaction de votre famille?

Il y a encore douze ou treize ans, pour moi le grand voyage était de prendre le bus urbain sur trois stations. J'ai commencé à voyager d'une part à cause des langues que je commençais à apprendre, et d'autre part parce que j'avais la vive impression qu'il n'y avait aucun avenir pour moi en France et que je n'avais rien à perdre de toute façon. Je me suis souvent redit les phrases terribles qui ouvrent le livre d'Ibn Battuta: «mon père et ma mère étaient encore en vie; j'étais alors âgé de 22 ans».

Ce qui a peut-être, inconsciemment, influencé les choses était le fait que mes parents aient été des réfugiés politiques. Des migrants, en quelque sorte. Peut-être que le voyage était dans l'ADN familial?

-Peut-on dire que l'école de la vie, vous l'avez faite sur les routes du monde? Est-ce que le voyage a contribué à mieux vous faire accepter le syndrome avec lequel vous viviez, et par là, à mieux vous faire accepter par les autres?

C'est probablement en voyage que j'ai tout appris. En découvrant l'autre, on se découvre soi-même. Par ailleurs, l'un des aspects de l'islam qui m'a beaucoup intrigué était la métaphore du livre, le rapprochement entre le monde et un ou plusieurs livres que l'on est ainsi incité à lire tout au long du cheminement.

-Les intelligences différentes peinent parfois à trouver une place en France où le système est très normé et l'est de plus en plus. Il peut paraître difficile de vivre, ou comme vous l'écrivez, «(d')oser vivre en dehors des standards». Pour vous, grand voyageur à la mémoire atypique, est-ce un problème de société ou d'époque?

Probablement d'époque avant tout. Après tout, en France, il y a quelques siècles encore, on parlait une multitude de langues locales, il y avait toutes sortes de gens. Ne surnommait-on pas, avec le plus parfait naturel, tel ou tel roi de France «le chauve», «le fou» ou encore «le gros»? Impensable aujourd'hui: il faut être beau, jeune et habillé d'une certaine manière.

Ceci étant, le fait d'être exclu ou rejeté a également ses avantages. Si j'avais été «normal», j'aurais à ce jour sans doute un emploi abrutissant dans un bureau: comment aurais-je pu découvrir le monde?

-Une de vos particularités, c'est de parler de nombreuses langues. Combien de langues parlez-vous?

Je l'ignore. A mon avis, donner des scores numériques n'a aucun sens. Ce qui est important, c'est d'apprendre, de découvrir l'autre. D'autant plus que j'ai

72

appris puis oublié un certain nombre de langues. Appris des langues anciennes, que donc on ne parle pas. A un moment, je réussissais à lire des textes faciles en avestique (l'une des formes du vieux-perse), mais j'ai tout oublié. C'est d'ailleurs une grande source de tristesse.

-Voyagez-vous en fonction des langues? Ou bien, apprenez-vous les langues en fonction des pays que vous traversez?

Les deux. La relation fonctionne dans les deux sens. Je me sens très mal à l'aise d'être dans un pays dont j'ignore la langue. A l'inverse, j'aime les pays où je peux communiquer en plusieurs langues, à tout hasard le Tadjikistan, où le persan et le russe sont également parlés. Cela renforce l'envie d'apprendre et de continuer le voyage. Dernièrement, j'ai enfin découvert le Kurdistan irakien, et cela m'a vraiment donné envie d'en savoir plus.

-Votre coup de cœur est, me semble-t-il, le persan. En combien de temps avez-vous appris la langue?

J'ai tenté d'apprendre le persan durant des années; je serais incapable de dire la durée exacte. Peut-être quatre ou cinq ans? Malheureusement, depuis deux ou trois ans, j'ai abandonné. Là encore, il s'agit d'une grande source de tristesse pour moi. Sans doute me sentirai-je mieux le jour où je pourrai recommencer à apprendre le persan – si toutefois ce jour advient. Et peut-être réaliser l'un de mes petits rêves, à savoir apprendre soit le baloutche, soit l'ourdou.

-En Iran, comment avez-vous été accueilli? Comment les gens ont-ils perçu votre syndrome?

L'accueil a toujours été superbe. En Iran, je passais pour «normal». L'hospitalité légendaire des Iraniens a fait le reste. Le fait d'être occidental occultait toutes les autres caractéristiques. Un sentiment délicieux parfois, je l'avoue. J'ai pu nouer des contacts avec parfois une bien plus grande aisance qu'en France. La seule petite chose qui posait quelques problèmes en Iran, c'était le fait que je ne sois pas marié. Certaines de mes autres particularités, par exemple le fait que je ne boive jamais d'alcool ou ma propension à l'étude, au contraire passaient bien.

-Est-ce que ce syndrome est largement connu en Iran, ou plutôt méconnu?

Je n'en sais rien. En Iran, j'ai tout fait pour ne pas parler d'autisme. Une ou deux fois, j'ai eu l'impression que mon interlocuteur se doutait de quelque chose, mais le sujet n'a jamais été abordé. Je n'ai pas visité d'établissements dédiés à l'autisme ni rencontré des professionnels du secteur.

> Après tout, en France, il y a quelques siècles encore, on parlait une multitude de langues locales, il y avait toutes sortes de gens. Ne surnommait-on pas, avec le plus parfait naturel, tel ou tel roi de France «le chauve», «le fou» ou encore «le gros»? Impensable aujourd'hui: il faut être beau, jeune et habillé d'une certaine manière.

-Vous avez voyagé un peu partout en Iran: Téhéran, Mashhad, Zâhedân, Bam, Kâshân, Shâhroud, Qazvin… Auriez-vous des anecdotes sur l'Iran qui vous ont marqué le plus? Dans quel contexte y êtes-vous allé?

J'ai eu la chance d'aller en Iran pour apprendre le persan à l'Institut Dehkhodâ

(deux fois, en tout) et pour faire des recherches dans le cadre de l'université Al-Mostafâ. Parmi mes lieux préférés en Iran, je citerais le Baloutchestan et Mashhad, pour des raisons différentes. A un moment, j'avais rêvé de devenir prof à l'université de Zâhedân - un projet fou dont je n'avais pas osé parler à qui que ce soit. De toute façon, cela n'avait aucune chance d'aboutir.

En Iran, je passais pour «normal». L'hospitalité légendaire des Iraniens a fait le reste. Le fait d'être occidental occultait toutes les autres caractéristiques. Un sentiment délicieux parfois, je l'avoue. J'ai pu nouer des contacts avec parfois une bien plus grande aisance qu'en France.

Les anecdotes sur l'Iran seraient trop nombreuses à raconter. A tout hasard, juste deux: j'ai toujours trouvé très amusante la réaction des Iraniens, notamment à Téhéran, quand on leur parle de voyages au Baloutchestân, quand on achète des billets pour cette destination, etc. L'une des vendeuses de billets d'avion m'avait pris pour un fou quand je lui avais dit que je voulais un billet pour Zâhedân. Elle avait sans doute raison (humour).

L'autre anecdote pourrait être ma rencontre en tête-à-tête avec le fils du grand ayatollah Mar'ashi, dans la fameuse bibliothèque à Qom. Le petit secret, c'est que le fils de l'ayatollah m'a offert de ses mains un volumineux livre de la bibliothèque, en me demandant en retour de le traduire en français. La scène, très émouvante, m'avait bouleversé. Je n'ai pas tenu parole, et suis donc depuis lors rongé par les remords.

-Lors de vos voyages, avez-vous noté des différences culturelles face à votre maladie? Y a-t-il des sociétés qui ont montré une plus grande tolérance et acceptation de votre maladie, alors qu'à l'inverse, d'autres sociétés ont été nettement plus réticentes à comprendre celle-ci?

Pardon de me répéter, mais je crois qu'en Iran personne n'a deviné que j'étais bizarre, à part peut-être une ou deux personnes qui ont eu la pudeur de ne pas aborder la problématique devant moi. Ceci étant, il me semble manifeste que certaines sociétés acceptent mieux la différence. Par exemple, les sociétés nomades, ou encore les gens très religieux. D'ailleurs, j'aime fréquenter les gens religieux, je me sens en sécurité avec eux et apprécie leur mode de vie simple et tourné vers l'étude.

-Participez-vous à des conférences ou des tables-rondes sur le sujet en Iran?

Hélas, mille fois hélas, je ne vais plus en Iran. Mon dernier voyage remonte à il y a plus de deux ans. Avec les complexités d'obtention des visas (la procédure m'a toujours terrorisé), les obligations multiples et l'espèce de nostalgie lourde qui m'envahit dès que je songe à l'Iran, j'ignore quand et si je pourrais y retourner. Plus le temps passe, et plus je me dis que mes rêvasseries anciennes à propos de passer un long moment dans une université iranienne pour apprendre la poésie ou la littérature orale traditionnelle ne se réaliseront jamais. C'est la vie.

-Existe-t-il des instituts spécialisés pour les personnes ayant le syndrome d'Asperger, en Iran (avec une fonction d'écoute pour cette personne ou de diagnostic)?

Encore une fois, je l'ignore totalement hélas.

-Le mot de la fin vous est réservé. Pour les lecteurs qui vous liront depuis l'Iran, que souhaiteriez-vous leur dire?

Que l'Iran, par sa culture, par la richesse de ses habitants, a pour moi été durant longtemps un pays de rêve. Tout ce que j'espère, c'est que le véritable Iran perdure, c'est-à-dire un Iran subtil et complexe, fait de multiples langues, légendes et croyances, dans les petits villages perdus et, si j'ose dire: loin de l'Occident. Si l'Iran s'occidentalise, que restera-t-il? Au mieux, des yeux pour pleurer. ■

**Cet entretien a été réalisé à Paris en février 2016.*

74

Les dieux montagnards

Saeed Khânâbâdi



▲ *Mont Ouchida ou montagne Khâdjeh situé à 30 kilomètres au sud-ouest de la ville de Zâbol*

C'était un homme qui avait la cinquantaine, et même plus. Un fonctionnaire du ministère des Transports. Un employé indépendant, autonome et pas tellement discipliné, car en tant qu'alpiniste de renommée internationale, il passait davantage son temps dans les vallées et montagnes qu'à son bureau. Il aimait raconter son "exploit ministériel", d'après ses propres mots, pour souligner son statut particulier. Ses supérieurs au ministère, conscients que rien ne pouvait le garder dans son bureau, et après de durables conflits ainsi que plusieurs changements de poste, désespérant de pouvoir le renvoyer à cause de son frère, un homme important dans le gouvernement, lui ont finalement créé un poste avant-gardiste en le nommant coordinateur des activités sportives du ministère des Transports. Poste qui, même au ministère de la Jeunesse et des Sports, n'existe pas! Et cela lui avait garanti une existence à part, une vie d'homme de nature, une vie de bohème. Il parcourait constamment ses campagnes, au travers de randonnées et séjours de longue durée parfois sans rien avoir à manger ni à boire. Il racontait avec vivacité ses aventures réelles et parfois imaginées. Il n'était pourtant pas mythomane, et peut-être vivait-il ces aventures imaginaires dans ses rêves; il puisait peut-être son inspiration dans l'obscurité mystique des nuits de montagne, dans les méditations solitaires et contacts spirituels dans le néant des sommets auprès du Royaume des Cieux. Ses illusions prenaient peut-être leur source dans ses extases au pied des montagnes mystérieuses des vieux massifs. Un jour, il nous a emmenés pour une séance de spéléologie amateur dans une longue et macabre grotte. Arrivé au fond, à une profondeur égale à celle du *Voyage au centre de la terre* de Jules Verne, dans un silence mortel et infernal, dans l'air lourd et étouffant de ce lieu intact depuis des siècles, il a demandé à toute l'équipe d'éteindre les torches et les head-lights, de

se taire et de fermer les yeux pour songer à la première nuit d'un mort, la nuit que les musulmans nomment «la nuit de l'horreur». Bouleversés par cette expérience d'outre-tombe, affligés et silencieux pendant presque deux heures après notre sortie de la grotte, nous ressemblions à des morts sortis de leur tombe lors de la résurrection.

Bahman était un gnostique errant, un ermite dont la tour d'ermitage s'étendait à l'ensemble de la montagne. Il n'appartenait plus à notre vie urbaine ni au quotidien ennuyé de la modernité. Il était l'homme d'un passé noble et victorieux de la civilisation. Un vrai Don Quichotte tombé pour son malheur dans une ère qui n'était pas la sienne, une ère étouffante et sans caractère, sans grandeur et sans honneur. Il n'a jamais cessé de fuir, fuir cette ère et de se cacher, de s'évader dans la vieille nature, la seule chose qui nous reste de l'histoire des siècles où les dieux régnaient sur terre. Même quand il était en ville, il préférait dormir par terre dans son sac de couchage que dans son lit. Il louait toujours le dernier étage des immeubles, peut-être pour se rapprocher du Ciel. En été, il dormait même sur le toit, sous la lumière magique des étoiles qu'il connaissait parfaitement. Il profitait de cette connaissance du ciel pour naviguer dans la nature vierge comme le chef d'une caravane de la Route de la soie à l'époque sassanide. Ses compagnons équipés de GPS de télédétection se confiaient plutôt à son expérience qu'à leurs équipements dernier cri. Les soirs, encerclé par une dizaine de jeunes curieux, au milieu des tentes de camping et devant le feu sacré, il nous parlait de la magie de notre galaxie; l'Etoile du Nord, la Petite et la Grande Ourses qui ressemblent à tout sauf à une ourse! Bahman racontait les histoires féeriques du folklore des montagnards en évoquant les anges et les démons, les bergers et les loups, les amoureux et les amants. Je voyais les visages des amis rougir de plus en plus et leurs yeux briller davantage à mesure que son histoire s'approchait du dénouement. Il croyait à la divinité, aux dieux, aux totems, aux djinns, aux chamanes, aux âmes errantes, aux mauvais esprits, aux diables et aux anges, à tout être invisible, à tout ce qui est de l'ordre de l'Au-Delà. Il nous jetait dans un dilemme entre superstition et foi, entre savoir et sentir, entre scepticisme occidental et croyances orientales, entre Genèse de l'Ancien Testament et Big Bang du chanoine-physicien belge, entre vie et mort, entre ville et montagne, entre terre et ciel, entre homme et dieux. Il nous conduisait vers une métaphysique que l'on n'osait contredire, car nous ressentions son pouvoir et son influence sur les choses. Une spiritualité indéniable que tu ressens en toi-même. Tu es entouré par les dieux du mont céleste, ceux de l'Olympe des Grecs, Ahourâ Mazdâ du Mont Ouchida de Zoroastre, Yahvé au mont Sinaï, Dieu prêché par Jésus dans son sermon sur la Montagne ou Allah du prophète Mohammad au *Jabal al-Nour* de La Mecque. Tu ne peux pas les nier malgré toutes tes connaissances en sciences modernes. Tu sais qu'ils existent depuis toujours. Ils t'ont créé, ils te regardent, ils te protègent, ils t'aiment, ils t'envahissent, ils te dominent et ils te jugeront le jour où tu reviendras vers elles, les divinités montagnardes des montagnes divines.

Bahman avait laissé un testament à sa famille pour dire que s'il décédait par accident dans la montagne, personne n'était autorisé à venir chercher son corps ou à procéder à son enterrement. Il préférait rester introuvable dans la montagne au pied d'un rocher ou dans la neige. Il voulait s'éterniser dans les bras des montagnes divines, comme un sacrifice au pied des dieux montagnards.

Son étrange mode de vie s'enracinait dans son origine ethnique. Quand on arrivait à un lieu de camping, on pouvait le trouver seul assis sur un rocher contemplant les longues vallées nichées entre les hautes montagnes. On aurait dit qu'il cherchait les traces de ses ancêtres nomades, on aurait dit qu'il suivait la ligne des troupeaux des premières tribus, des pionniers d'une longue civilisation d'initiés, à un moment inconnu de l'histoire humaine, pour continuer jusqu'à un temps perdu dans l'éternité.

Bahman était de l'ethnie *lor*. Présents de l'est de l'Irak jusqu'à l'intérieur de l'Iran et même au sultanat d'Oman, les *Lors* sont une sorte de *first nation* du plateau iranien. Un peuple aryen, venu du Caucase; fait confirmé par la large ressemblance entre les Bronzes du Lorestân et ceux du Caucase. Avant de se mêler aux Mèdes dont ils ont hérité de la culture, ils étaient probablement génétiquement liés aux Cassites, pionniers de la grande migration aryenne dans cette région, qui se sont installés dans les massifs

du Zagros pour créer un pouvoir régional de grands cavaliers ayant conquis Babylone au XVème siècle av. J.-C. Après l'islamisation du plateau iranien, ils continuent d'influencer la scène politique du pays au travers de dynasties comme les Atâbakans (renversés par les Safavides) et les Zands (vaincus par les Qâdjârs).

Descendant d'une tribu nomade du Lorestân sédentarisée par les forces militaires à l'époque du roi Rezâ Pahlavi, c'était le sang d'un nomade qui coulait dans les veines de Bahman. Même après quelques générations de sédentarisation forcée, cette mélancolie de la nature l'attirait vers ses origines tribales d'homme libre et fier du massif du Zagros. Les murs de son appartement étaient entièrement décorés par une galerie de portraits de ses idoles, des figures emblématiques liées à l'histoire du Grand Lorestân: de Aryobarzan, héros populaire de la résistance contre Alexandre le Macédonien (l'équivalent iranien de Léonidas de Sparte) ou Karim Khân Zand, le souverain iranien qui refusait le titre de roi, jusqu'au Maréchal Asaad, le célèbre chef Bakhtiâri de la Révolution constitutionnelle, ou encore une personnalité plus contemporaine, Sorayâ Esfandiyâri, la seconde épouse du roi Mohammad Rezâ Pahlavi.

Même son prénom le reliait à la montagne: Bahman signifie "avalanche" en persan. C'est aussi le prénom d'un personnage du *Shâhnâmeh*; le roi Bahman, formé par Rostam, est le fils d'Esfandiar le roi Kiyâni. Il adorait le *Livre des rois* de Ferdowsi.

Même son prénom le reliait à la montagne: Bahman signifie "avalanche" en persan. C'est aussi le prénom d'un personnage du *Shâhnâmeh*; le roi Bahman, formé par Rostam, est le fils d'Esfandiar le roi Kiyâni. Il adorait le *Livre des rois* de Ferdowsi. Il rappelait que les chefs des tribus nomades *lores* récitent encore par cœur des centaines de distiques de ce livre pour leurs petits-enfants. De façon générale, l'épopée tient une place de choix dans la musique et la littérature des Lors, l'ethnie la plus hospitalière d'Iran. Il chantait bien. Les autres amis disaient qu'il chantait sur le mode *mâhour* de la musique iranienne, qui est utilisé plutôt pour les cérémonies de fête et de guerre chez les tribus nomades. En persan, *mâhour* désigne les collines triangulaires au pied d'une grande montagne.

Sa chanson favorite était un chef-d'œuvre folklorique en langue *lori* (une branche des langues iraniennes de l'Ouest, dérivée du vieux perse). Cette chanson, réputée en Iran surtout lors de la Guerre imposée des années 1980 et nommée "Ma mère, ma mère, c'est le temps de la guerre", a été immortalisée par la voix du grand chanteur Rezâ Saghâ'i. Ses paroles sont issues d'une histoire vraie de la résistance héroïque des tribus lores contre l'invasion des Alliés lors de la Première Guerre mondiale:

Il sortit du château, son sabre à la main
Les mors de son cheval brillaient au matin

Ma mère, ma mère, c'est le temps de la guerre
Ma bande de cartouches chargée jusqu'à la dernière

Attachez à ma jument la selle et les étriers
Annoncez ma mort à mes oncles guerriers

Le temps est arrivé pour l'amitié avec mon arme
Le bruit de mon vieux Brno a de tant de charme

Démolissez les tranchées et retrouvez mon corps
Apportez-le auprès de ma mère, pour qu'elle pleure

Habille-toi en noir, Ô Ma belle, Ô Ma chère
Ils ont enterré ton lion rebelle dans le cimetière

Recherchez dans les châteaux, de muraille en muraille
Trouvez mon corps avant qu'ils en fassent la trouvaille

Envoyez un courrier, pour mes jeunes belles filles
Qu'elles n'épousent jamais après moi, mes ennemis

Mes frères sont nombreux, des milliers et des milliers
Par mon sang, ils se révolteront pour me venger ■

Nouvelles sacrées (XXIX)

Les femmes et la Défense sacrée

(3ème partie)

Khadidjeh Nâderi Beni

Chaque femme occupe plusieurs places dans la société et au sein du foyer familial: elle peut être à la fois épouse, mère, sœur ou fille. De ce fait, les femmes jouent un rôle non négligeable dans l'histoire et la vie culturelle de leur pays. C'est le cas de la guerre Iran-Irak à laquelle les femmes iraniennes ont participé activement. De même, dans la période d'après-guerre, on peut voir le rôle décisif des femmes dans la sauvegarde et la propagation de l'histoire de la Défense sacrée.

Depuis la fin de la guerre, de nombreuses fondations ont eu pour mission d'enregistrer et de propager les événements de la guerre. Ceci a conduit à la parution d'un grand nombre d'ouvrages dans les champs littéraire et artistique présentant des informations précises sur les huit années de la guerre. Il est à souligner que la littérature de la Défense sacrée, baptisée également «littérature de résistance» et présente dans différents genres littéraires, a connu un important développement durant ces quinze dernières années. Une grande partie de cette littérature est féminine: elle inclut des productions de femmes, et le thème principal y tourne autour du rôle des femmes dans la Défense sacrée. Nous pouvons distinguer trois groupes de femmes: 1) les femmes appartenant à la famille proche des martyrs (mère, épouse, sœur, etc.) 2) les femmes qui ont été directement touchées par la guerre, notamment celles vivant dans les zones frontalières du sud et du sud-ouest, et qui ont dû quitter leur maison à cause da la guerre; des combattantes qui ont directement participé aux combats sur les différents fronts; des femmes secouristes, des infirmières, des médecins, des photographes, etc.; 3) les femmes de la nouvelle génération qui, même si elles n'ont pas vécu directement la guerre, ont joué un rôle décisif dans la propagation des valeurs de la Défense sacrée.



Dès les premiers jours de la guerre, on peut voir l'apparition de poèmes, slogans et chansons épiques. Avec le temps, la poésie de guerre se poétise de plus en plus et de nos jours, elle est produite sous diverses formes poétiques: lyrique, épique, etc. Parmi les poétesses les plus connues, on peut citer les noms de Sepideh Kâshâni[1], Tâhereh Saffârzâdeh[2], Simin Dokht Vahidi[3] et Fâtemeh Râke'i[4].

Selon les données statistiques, il existe plus de 170 ouvrages en prose dont le thème principal tourne autour du rôle des femmes dans la guerre. Une quarantaine de ces ouvrages sont l'œuvre de femmes qui ont vécu la guerre (les frontalières, les combattantes, les infirmières, etc.). En outre, il faut donner une place importante aux textes basés sur les souvenirs et les propos des survivants des martyrs. La plupart de ces documents ont été compilés dans un ouvrage volumineux intitulé *Nimeh-ye penhân-e mâh* (La moitié cachée de la lune). La table suivante donne les noms des auteures/narratrices dont les ouvrages publiés au sujet de la Défense sacrée sont parmi les œuvres les plus connues et les plus lues en Iran; les noms sont rangés par ordre alphabétique.

Auteure/narratrice	**Bibliographie**	**Titre en français**	**Genre**
Abâd, Ma'soumeh	*Man zendeh am*, Téhéran, Boroudj, 2013.	*Je suis vivante*	Mémoires
Abâd, Ma'soumeh	*Rozaneh be âsemân*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1993.	*Une fenêtre sur le ciel*	Mémoires
Amdjadi, Maryam	*Poutin-hâye Maryam,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 2002.	*Les bottines de Maryam*	Mémoires
Aslânpour, Samirâ	*Tcheshm-e djebheh-hâ*, Téhéran, 1997.	*Les yeux des fronts*	Nouvelle
Aslânpour, Samirâ	*Ghalb-e noghreh-ye shahr*, Téhéran, 1994.	*Le cœur d'argent de la ville*	Roman
Aslânpour, Samirâ	*Anâr va âyeneh*, Téhéran, Sepâh, 1997.	*La grenade et le miroir*	Mémoires
Bâbâdiân, Fahimeh	*Nâmeh-hâye Fahimeh*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1990.	*Les lettres de Fahimeh*	Mémoires
Fardjâm Far, Soheilâ	*Kafs-hâye sargardân*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 2002.	*Les chaussures égarées*	Mémoires
Foulâdvand, Mardjân	*Parvâneh dar tcherâghâni,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 2000.	*Papillon dans l'illumination*	Roman
Ghâssemi Amin, Tâhereh	*Eshgh-e mândegâr,* Téhéran, Sepâh, 2004.	*L'amour éternel*	Mémoires
Hâdiân, Farideh	*Namâz dar esârat*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1993.	*Prière dans la prison*	Mémoires
Kamâ'y Minâ	*Dokhtarân-e OPD,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 2002.	*Les filles d'OPD*	Mémoires
Kâzem Zâdeh, Maryam	*Khabarnegâr-e djang,* Téhéran, Samâ, 2003.	*Journaliste de guerre*	Mémoires
Khâdjou, Farzâneh	*Khâneh-ye tchoubkebriti*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1984.	*La maison d'allumettes*	Nouvelle
Mirzâ'i, Ma'soumeh	*Didâr-e zakhm-hâ*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 2002.	*Visite des blessures*	Mémoires
Mirshekâr, Khadidjeh	*Assir-e shomâreh-ye 0339,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1993.	*Prisonnière numéro 0339*	Mémoires
Moussavi, Ashraf	*Kenâr-e roud-e Khin,* Téhéran, hozeh-ye honari, 1994.	*Aux bords de la rivière Khin*	Récit



Nâhidi, Fâtemeh	*Tcheshm dar tcheshm-e ânân*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1996.	*En face d'eux*	Mémoires
Shânki, Maryam	*Dar koutcheh-hâye Khorramshahr,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1991.	*Dans les ruelles de Khorramshahr*	Mémoires
Shâyesteh Far, Mahnâz	*Dar kenâr-e âtash*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1994.	*A côté du feu*	Récit
Sheikhi, Mojgân	*Tâbestân va ghâz-e sefid,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1997.	*L'été et l'oie blanche*	Nouvelle
Sobhâni, Shamsi	*Az tchandeh-lâ tâ djang,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 2002.	*De Tchandeh-lâ à la guerre*	Mémoires
Tâghati, Sahâm	*Gol-e simin,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 2002.	*La fleur en argent*	Mémoires
Tâghdis, Soussan	*Zendeh zir-e khâk,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1997.	*Survivante sous la terre*	Roman
Todjâr, Râzieh	*Haft band,* Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art,	*Les sept quartiers (de prison)*	Roman
Vahidi, Simindokht	*Yek âsemân shaghâyegh*, Téhéran, le bureau de la littérature et de l'art, 1996.	*Un ciel plein de coquelicots*	Roman
Zavâriân, Zahrâ	*Mahtâb,* Téhéran, éditions madresseh, 2001.	*Clair de lune*	Nouvelle

Il reste à dire que dès le début de la guerre jusqu'à nos jours, les femmes ont produit des œuvres d'art de grande qualité au sujet de la Défense sacrée. Ces œuvres sont présentées dans les différentes branches artistiques dont la peinture, le cinéma, la sculpture, la photographie, etc. ■

1. De son vrai nom Sorour Bâkoutchi, elle naquit en 1936 à Kâchân et mourut en 1992. Durant les années de la guerre, elle composait des poèmes épiques à l'occasion de toute victoire iranienne dans les opérations militaires.
2. Poétesse, chercheure, professeure à l'université et traductrice contemporaine, elle naquit en 1936 à Sirdjân (Kermân) et mourut en 2008 à Téhéran.
3. Née en 1312 à Djahrom (Fârs), elle fut une révolutionnaire qui lutta contre le régime Pahlavi. Durant la guerre, elle participa activement aux activités d'arrière-front.
4. Née en 1933 à Zandjân, elle est linguiste et traductrice contemporaine.

Sources:
- Ayeneh vand, Sâdegh, "Adabiyât-e moghâvemat" (La littérature de résistance), publié in *Keyhân-e farhangi,* n° 79, 1991.
- Sharifpour, Enâyat, «Etude sur le rôle des femmes à travers quelques récits concernant la Défense sacrée», publié in *Revue de la littérature de résistance*, n° 2, 2010.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) موسسه
شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	Nom نام خانوادگی — Prénom نام
1 an 40 000 tomans	Adresse آدرس
6 mois 20 000 tomans	Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی
	E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور — شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال — یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger — 1 an 170 000 tomans — 6 mois 85 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**، شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

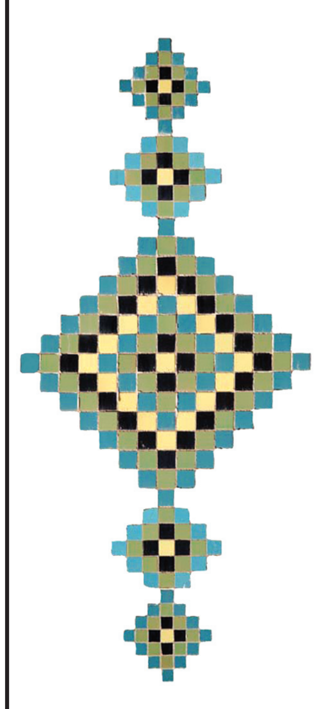
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

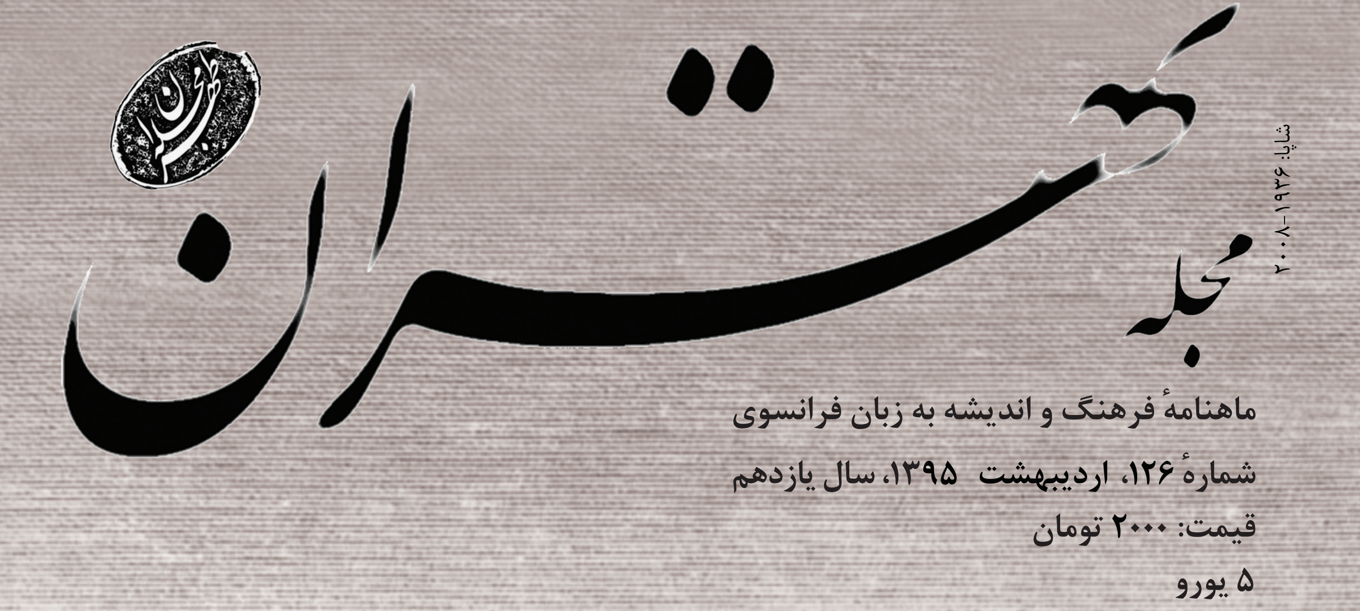
پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Chasse d'une antilope avec un guépard asiatique dans le sud du Gujarat en Inde, gravure de James Forbes, Oriental Memoirs, 1812.



ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۲۶، اردیبهشت ۱۳۹۵، سال یازدهم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir